NUMÉRO 25

Illinois U Library

COPY 1

15 DECEMBRE 1948

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

Bouffes-Parisiens

MARGUERITE DEVAL
MICHELINE FRANCEY
SIMONE PARIS
et
JACQUES TARRIDE
JOUENT
avec
JACQUES MOREL

Le mari ne compte pas

Comédie en 3 Actes de ROGER-FERDINAND
Mise en scène de JACQUES-HENRI DUVAL
Décor de J.R. BUISSON

MADELEINE SUFFEL
ROBERT LE FORT
JEAN MAUROY
ET
PALAU

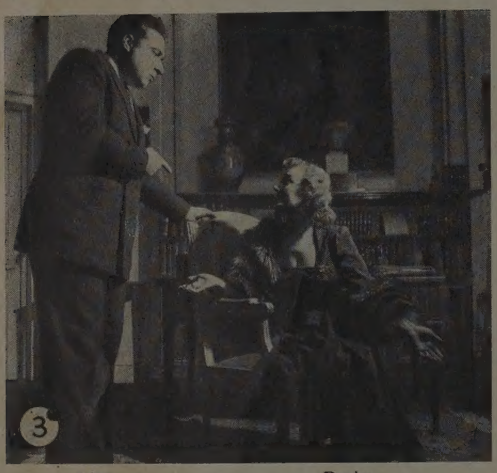
MÉTRO 4-SEPTEMBRE-OPERA

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Clairette. Léon.

Denise. Anna. Léon.



Léon. Denise.

1 CLAIRETTE. — *C'est le refrain. Les autres. Pas moi.* (En lui appliquant un baiser :) *Tu as une bonne mine, Léon ! Et le péché te réussit !*
LÉON. — *A vous aussi, d'ailleurs !* (ACTE PREMIER.)

2 ANNA, qui est entrée. — *Madame est servie !*
LÉON, terrible. — *Vous, la porte !* (ACTE PREMIER.)

3 LÉON. — *Mon chéri s'en tiendra là ce soir, après un dernier renseignement, subsidiaire celui-là. Connais-tu les Leroux ?*
DENISE. — *L'associé d'Edouard ? Bien sûr !* (ACTE PREMIER.)

4 LÉON. — *Les faits ?*
LOISEAU. — *Le soir du dernier réveillon, le sieur Mariette, cinquante-trois ans, domicilié à Puteaux, 33, rue Peu-Importe, rentre chez lui à l'improviste...* (ACTE II.)

5 MA MÈRE. — *... Et maintenant voyons un peu ce que j'avais à vous dire de si urgent.* (Elle a sorti de son sac plusieurs papiers qu'elle parcourt.) *Vous avouerez que c'est drôle...* (ACTE II.)

Loiseau. Léon.

Léon. Ma Mère.

Illinois U Library COPY 1.

LE MARI NE COMPTE PAS

Comédie en trois actes de ROGER-FERDINAND

Si chacun disait tout haut ce qu'il pense, ce monde social ne subsisterait pas un seul jour.

SHELLEY.

Il n'est pas commode de se diriger dans un monde où l'art de déguiser semble être la plus haute vertu.

Marcel AYMÉ.

Cette pièce a été créée au Théâtre des Galeries Saint-Hubert à Bruxelles, le 10 septembre 1948, et représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre des Bouffes-Parisiens, le 17 septembre 1948.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by ROGER-FERDINAND.

PERSONNAGES

par ordre d'entrée en scène :

Léon Grosjean, 40 ans, juge d'instruction et mari de Denise. Il est inquiet d'abord, puis tourmenté et finalement enragé. Sans raison	*Jacques MOREL*
Clairette, 30 ans, femme d'Édouard. Elle n'est pas honnête. Son mari croit qu'elle l'est	*Simone PARIS*
Anna, 20 ans, servante naïve	*Madeleine SUFFEL*
Edouard, 40 ans, ami de Léon et mari de Clairette. Il est confiant et optimiste. Également sans raison.	*Jacques TARRIDE*
Denise, 30 ans, femme de Léon. Elle est honnête. Son mari n'en croit rien . .	*Micheline FRANCEY*
Armand, 21 ans, neveu de Léon. Jeune étudiant en médecine, insouciant et dynamique. Il a raison	*Jean MAUROY*
Loiseau, 30 ans, greffier, candide et influençable. Il est marié de fraîche date.	*Robert LE FORT*
Ma Mère. C'est ainsi qu'on l'appelle. Elle est la mère de Denise ou, mieux située, la belle-mère de Léon. Elle est fantasque, distraite et n'a aucune mémoire . . .	*Marguerite DEVAL*
Docteur Martolin, 70 ans, savant praticien grave et inquiétant. N'arrange rien, selon l'usage. Au contraire. . . .	*PALAU*

L'action se déroule en vingt-quatre heures dans le seul décor, tout simple, plaisant et classique, d'un intérieur bourgeois aménagé avec goût.

ACTE PREMIER

Le bureau-salon d'un intérieur bourgeois, à Paris, exactement celui de Léon Grosjean, juge d'instruction au Parquet de la Seine. Ameublement ancien, mais confortable. Dans un coin, un divan important A droite, un bureau chargé de dossiers. Téléphone. Porte au centre qui ouvre sur l'entrée. Portes à droite et à gauche qui communiquent avec l'appartement. Au lever du rideau, l'obscurité est complète sur la scène. C'est le soir. Seul un rayon de lune qui filtre à travers l'ouverture des doubles rideaux permet de deviner la présence d'un homme et d'une femme qui vont échanger les premières répliques dans la nuit.

CLAIRETTE, *langoureuse.* — Embrasse - moi encore, mon chéri... Je suis si heureuse tout contre toi. Serre-moi bien fort. Dis-moi des mots gentils... Je m'attendais si peu à ce qui nous arrive.

LÉON, *prosaïque.* — Moi non plus.

CLAIRETTE. — Je sors d'un rêve. Pas toi ?

LÉON. — Je rêve encore.

CLAIRETTE. — C'est merveilleux, n'est-ce pas ?

LÉON. — Vous savez qu'il est déjà très tard, madame.

CLAIRETTE. — Madame ! C'est Clairette qu'il faut dire. Et puis il n'y a pas d'heure pour les amants, mon aimé.

LÉON. — Les aiguilles tournent quand même !

CLAIRETTE. — Pour moi tout s'est arrêté à la minute où...

LÉON. — Denise risque de rentrer d'un instant à l'autre. Il faut être raisonnable.

CLAIRETTE. — Moi, je suis folle et j'entends le rester.

LÉON. — Les meilleures choses ont une fin, hélas !

CLAIRETTE. — Ne dis pas cela... Ne dis surtout pas cela ce soir. Et ne fais pas injure au bonheur qui commence.

LÉON. — J'allume ?

CLAIRETTE. — Embrasse-moi une fois encore.

LÉON. — Malheureusement, je n'y vois goutte et je ne sais seulement pas où je suis.

CLAIRETTE. — Alors, ne pense à rien, Léon. Parle-moi. Dis ce que tu voudras. Ta voix suffit. Elle est grave. J'aime l'entendre.

LÉON. — J'en suis très honoré. Mais je constate qu'il est 7 heures et quart et qu'il faut être raisonnable. *(Léon a allumé. Seul le coin du divan est éclairé, Et l'on aperçoit alors, assis à côté l'un de l'autre, dans une attitude suspecte mais décente, Clairette et Léon. Clairette a la trentaine environ. Elle est belle, accorte, gaie, inconsciente. Lui approche de la quarantaine, son visage est sérieux et ses façons correctes, malgré la faute dont il s'efforce gauchement, piteusement même, d'effacer les traces. On le devine préoccupé, plutôt confus et sensiblement décontenancé et dépassé par l'événement. Il vérifie avec soin les moindres détails de son accoutrement, ajuste sa cravate, se peigne et s'essuie discrètement le visage. Elle, est beaucoup plus à l'aise et se poudre avec désinvolture. Il est allé ouvrir les portes fermées à clef et, plutôt piteusement, s'est planté devant elle. Il est galant, avec gaucherie. Aimable mais perplexe.)* Rien ne se voit ?

CLAIRETTE. — Rien ne se voit.

LÉON. — Aucun parfum ne se dégage ?

CLAIRETTE. — Nous nous servons du même, Denise et moi.

LÉON. — Ma femme ne pourra donc s'apercevoir ?...

CLAIRETTE. — De rien, mon chéri. Edouard non plus, rassure-toi.

LÉON. — Il a confiance ?

CLAIRETTE. — Mais tout le monde a confiance, mon amour. C'est le secret.

LÉON, *qui, dans sa hâte de la voir partir, lui remet son sac et ses gants.* — C'est le secret de quoi ?

CLAIRETTE. — Du bonheur, tout simplement. On se revoit quand ?

LÉON, *sans enthousiasme.* — Un de ces jours. Je réfléchirai.

CLAIRETTE. — Je t'appelle au Palais, à ton cabinet ?

LÉON. — Pas au Palais. Je suis accablé de dossiers. Et mon greffier est là quand j'interroge. Surtout pas au Palais. N'allons pas mélanger.

CLAIRETTE. — Ici ? Chez toi ?

LÉON. — Pas ici. Denise pourrait s'étonner. Surtout pas ici. N'allons pas compliquer.

CLAIRETTE. — Préfères-tu m'appeler, toi ?

LÉON. — C'est cela. Où ?

CLAIRETTE. — Où tu voudras. Chez moi, à l'heure des repas.

LÉON. — Mais... Edouard ? Il est intelligent, donc méfiant, je suppose ?

CLAIRETTE. — Rien à voir, mon coco. Quel quartier préfères-tu ?

LÉON, *qui lui prend la main pour prendre congé.* — La banlieue peut-être ?

CLAIRETTE. — Pourquoi pas la province ? Tu es fou ! Veux-tu Villiers ? C'est mon quartier. Ce sera tellement plus commode. 6 heures et demie ? Tu prends Châtelet et tu changes à Opéra. Ou l'autobus. Ou alors Saint-Michel ? Je m'arrangerai toujours.

LÉON. — Vous dînez tard ?

CLAIRETTE. — A l'heure qui lui convient. Quand je rentre...

LÉON. — Et il ne questionne jamais ?

CLAIRETTE, *candide.* — A quel sujet ?

LÉON. — Pas un soupçon ?

CLAIRETTE, *directe.* — Tu en as, toi ?

Léon accuse le coup et, à partir de cette minute, son visage trahit une perplexité croissante.

LÉON. — Mais, moi, je n'ai pas de raison. Moi, je connais Denise.

CLAIRETTE. — Pareil, mon amour. Exactement pareil. Tes frères, tes sœurs, tes amis, les passants, la foule du Métro. Tous pareils.

LÉON. — Pas moi.

CLAIRETTE. — C'est le refrain. Les autres. Pas moi. *(En lui appliquant un baiser :)* Tu as bonne mine, Léon ! Et le péché te réussit.

LÉON. — A vous aussi d'ailleurs !

CLAIRETTE. — Quel péché ?

LÉON. — Le même ! Puisque nous venons de le commettre ensemble.

CLAIRETTE. — Pour moi, ça n'est pas un péché.

LÉON. — Nous sommes quand même mariés chacun de notre côté. Il y a les principes. Nous avons des devoirs ! Nous sommes tributaires, qu'on le veuille ou non.

CLAIRETTE. — N'emploie pas les grands mots, je t'en prie !...

LÉON. — Il y a le pacte, les usages, les convenances !...

CLAIRETTE. — Si tu t'embarrasses de détails à présent !... Tu es ici chez toi ! Moi partie, tu reprends tes dossiers. Denise rentre. Elle te trouve au travail. Elle te conseille même le repos, par tendresse conjugale. Rien ne peut faire supposer ! Moi de même. Dans vingt minutes, je suis à table. Edouard me raconte sa journée, et, religieusement, je l'écoute, tout en pensant à toi. Tout est en ordre ! Et notre histoire se tire à plusieurs millions d'exemplaires, pour la plus grande paix des ménages. *(Léon va et vient, nerveusement.)* C'est cela les convenances, mon aimé. C'est le plaisir chipé à la morale, grâce à ce petit camouflage sans autre conséquence que le bonheur de tous... Monsieur Grosjean, que dites-vous là ! Auriez-vous des scrupules ?

LÉON. — Ça me fait drôle. Je connais trop la vie, vous vous en doutez, pour m'étonner. Mais... ça me fait drôle néanmoins.

CLAIRETTE. — Que je t'appelle Léon ? Ne suis-je pas Clairette ?

LÉON. — C'est précisément ce calendrier qui me fait drôle... Ce tutoiement qui est né d'un contact...

CLAIRETTE. — Hé ! ça compte !

LÉON. — Ce ton soudainement familier est à mes yeux inattendu et cocasse.

CLAIRETTE. — Plaisant aussi, j'espère ?

LÉON. — Quand je pense que nos deux ménages se fréquentent depuis plus de cinq ans, que jusqu'aujourd'hui nous étions, vous et moi, amis sans doute, mais étrangers quand même sur le plan de l'intimité, que samedi soir dernier nous étions à table tous les quatre. Edouard en face de moi et Denise à côté, tous hilares et confiants, sans que rien de suspect ou de trouble sépare...

CLAIRETTE. — Il en sera de même samedi prochain !

LÉON. — Qu'il en sera de même samedi prochain, moi sachant, vous sachant...

CLAIRETTE. — Eux sachant peut-être !...

LÉON, *qui répète machinalement.* — Eux sachant peut-être. *(Puis il se reprend avec gravité :)* Eux sachant peut-être ?

CLAIRETTE. — Glissons !

LÉON, *même jeu.* — Glissons. *(Il se reprend.)* Glissons ?...

CLAIRETTE. — Découvrirais-tu la vie par hasard, aujourd'hui, à ton âge ?

LÉON. — Devant Dieu, je me le demande.

CLAIRETTE. — Léon !... D'où sors-tu ?

LÉON. — Pas même de chez moi, et pourtant ça n'a rien empêché !... C'est cela qui me déconcerte... Que moi, préoccupé comme je suis de problèmes majeurs, non, vraiment... écrasé de besogne officielle — non, vraiment — soucieux comme pas un d'équilibre et de tradition, et de moralité aussi — amoureux de ma femme.

CLAIRETTE. — Je t'en prie !

LÉON. — Denise ne me déplaît pas, il s'en faut.

CLAIRETTE. — Passons.

LÉON. — Passons... Mais que moi, aussi peu prédisposé à l'aventure que je le suis par éducation et par tempérament... quand même !

CLAIRETTE. — Là, tu es modeste à l'excès, chéri !...

LÉON. — ... Fidèle à mes amitiés et féru de devoirs... Quand même ! A qui se fier ! Pas même à soi... Pas même à soi-même ! C'est effarant !

CLAIRETTE. — Ainsi va le monde !...

LÉON. — Ainsi va le monde !... Il va mal... *(Il a regardé sa montre.)* 7 h. 20, madame.

CLAIRETTE. — Encore madame ?

LÉON. — Clairette, madame...

CLAIRETTE. — D'ailleurs, tes scrupules t'honorent.

LÉON. — Ils rachètent un peu, j'espère !

CLAIRETTE. — Moi aussi j'en ai des remords, tu es drôle ! Mais je n'en fais pas état !... Je les oublie, pour ne rien compliquer. Moi aussi je pourrais en souffrir. J'aime Denise !... J'aime Edouard ! J'ai été élevée au couvent et personne n'a plus que moi le goût de la fidélité. Mon père était conseiller à la Cour, Léon. Tu l'as connu ! Ma sœur a cinq enfants. Je suis avant tout une épouse, mais si tu trouves que c'est le moment de parler de tout cela... Les vrais scrupules, Léon, sont ceux que l'on tait, et qui s'effacent devant l'amour...

LÉON. — C'est mon premier accroc au contrat ! Je le dis parce que cela est.

CLAIRETTE. — Eh bien, mon ami, quand un homme marié peut se vanter, pendant cinq ans, de n'avoir pas trompé sa femme, il n'a de comptes à rendre à personne, pas même à elle, tu peux m'en croire. Là-dessus, je me trotte. Tu embrasseras Denise.

LÉON. — Bonjour à Edouard.

CLAIRETTE. — Quand il me parle de son amitié pour toi, il a les larmes aux yeux.

LÉON. — A l'avenir, nous serons deux à pleurer. Au revoir. Rien ne se lit sur mon visage ?

CLAIRETTE. — Rien que la flamme étrange d'un regard coupable. Et moi seule peux le remarquer !

LÉON. — Pas Denise ?

CLAIRETTE. — Pas Edouard. Et, pour ce qui est de leur visage à eux, pas toi. Pas moi. Tout ça, Dieu merci, est indéchiffrable. *(Elle lui saute au cou.)* A demain, mon amour.

LÉON. — Tout ça est indéchiffrable ?

CLAIRETTE. — Totalement.

LÉON. — Et vous n'allez pas être un peu gênée quand vous allez retrouver Edouard ?

CLAIRETTE. — En quoi serai-je gênée, puisqu'il s'agit d'un acte qu'il ignore et que je prends le soin tout naturel de lui cacher ? Serai-je assez cruelle pour lui faire de la peine par-dessus le marché ? Et, par ailleurs, ai-je une raison quelconque de changer d'attitude envers lui ? De quoi, au reste, est-il coupable ?

LÉON. — Et vous n'avez pas peur qu'il vous interroge ?

CLAIRETTE. — Je répondrai la vérité.

LÉON. — Pardon ?

CLAIRETTE. — Et si nous parlons de toi, rien de gênant ne sera prononcé. Je le connais. Il te connaît. Il me connaît aussi. Villiers ou Châtelet, que décidons-nous ?

LÉON. — Et s'il apprenait ?...

CLAIRETTE. — Lui, apprendre !

LÉON. — Il me semble pourtant qu'à sa place !...

CLAIRETTE. — Mais tu n'y verrais rien, Léon... Le mari apprendre !... Léon !... *(Avant de sortir :)* Mais le mari ne compte pas.

LÉON, *consterné.* — Le mari ne compte pas ?

CLAIRETTE, *qui l'embrasse vivement.* — Jobard chéri, tu es un amour.

Et Clairette, enjouée et charmante, s'est envolée. D'abord cloué sur place, en proie à une perplexité croissante, Léon se répète à voix basse la phrase de Clairette.

LÉON. — Le mari ne compte pas ?... Mais alors ?... Alors, alors !... Son mari, peut-être ? Certains maris ! D'accord ! Pas tous les maris... Ah ! oui !... Ah ! vraiment !... Jobard chéri ... Certains, peut-être... Pas moi... Et nous allons bien voir. *(La colère s'empare de lui.)* Lui, apprendre !... Et Madame s'en amuse !... Ce monde serait-il une volière par hasard ?... Et toutes ces nitouches, des garces ?... Et nous autres béats, un bataillon de Sganarelles ?... *(Il va et vient, bouscule les meubles au passage, s'agite ridiculement.)* Arnolphe, oui, Boubouroche, oui ! Dandin, à la rigueur, oui. Oui... oui, oui. Parce qu'ils l'ont voulu... ou mérité. Parce qu'ils sont complaisants ou bornés ou ridiculement pacifiques... *(Presque solennel :)* Pas un juge dont c'est le métier de voir clair. Pas un monsieur dont c'est la profession d'interroger. Pas moi. *(Brusquement il appelle :)* Anna !... *(Plus fort :)* Anna !... *(La bonne est entrée.)* Madame est sortie à quelle heure ?

ANNA. — Pareil que d'habitude.

LÉON. — Elle sort donc tous les jours ?

ANNA. — Vers les 15 heures, après que Monsieur est parti, sauf le jeudi que Madame reçoit... ou alors que Madame est souffrante, naturellement, comme le mois dernier que Madame avait la migraine qu'elle a l'habitude et que Madame s'allonge.

LÉON. — Je ne vous demande pas d'interminables explications, Anna.

ANNA. — Ou alors que Monsieur a la grippe. Là, Madame ne bouge pas, forcément.

LÉON. — Pourquoi forcément ?

ANNA. — Madame reste à cause que Monsieur est là !...

LÉON, *bougon.* — A cause que !...

ANNA, *de bonne foi.* — Oui, monsieur. A cause que quand Monsieur est malade...

LÉON, *agacé.* — A cause que quand !... Le dîner est prêt ?

ANNA. — Madame m'a dit 8 heures vu que Monsieur avait une réunion avec des messieurs à l'apéritif.

LÉON. — Elle rentre à quelle heure les autres jours ?

ANNA. — Un peu avant Monsieur. Quelquefois même qu'on dirait Monsieur sur les talons de Madame, comme un fait exprès. Je m'en ai fait la remarque.

LÉON, *nerveux.* — Elle vous a dit où elle allait ?

ANNA. — Madame m'a parlé de « Le Vésinet », chez sa mère. Mais, dame !

LÉON, *qui fait un numéro à l'appareil.* — Elle reçoit des visites ici ?

ANNA. — Lesquelles ?

LÉON. — Je vous pose la question !

ANNA. — Que M. Armand, son jeune cousin, les jours qu'il peut, rapport à sa médecine, même qu'il doit dîner ici ce soir.

LÉON, *à l'appareil.* — « Allô ?... Le Vésinet ? Le 237 ? C'est vous, Ma Mère ? Léon ! Denise est chez vous ?... Elle n'est pas chez vous ? *(Il a raccroché brutalement.)* Merci, Ma Mère. »

ANNA. — Madame aura changé d'idée !

LÉON. — Il traîne souvent ici Armand, en dehors des repas ?

ANNA. — Pour ça, il se plaît bien avec Madame.

LÉON. — Il reste longtemps ?

ANNA. — Essayer ne veut pas dire qu'on se laisse faire. Je peux aller finir ma lettre ?

LÉON. — Ça doit être un poème !... Vous écrivez ?

ANNA. — A Gustave.

LÉON. — Vous avez un Gustave, vous aussi ? Bien entendu !

ANNA. — Il avait même causé de m'épouser, mais ça tire plutôt.

LÉON. — Main gauche, naturellement ? Le désordre complet !... Un lupanar ici...

ANNA. — Il dit qu'il connaît trop les femmes pour en épouser une à lui tout seul. J'espère qu'il y viendra quand même, avec de la patience. Il ne sera pas le premier à s'en laisser croire !

LÉON. — Mais dites-moi, ma fille, où avez-vous contracté la fâcheuse habitude de lier conversation avec qui ne vous y invite pas ?

ANNA, *naïvement.* — Dans les queues, peut-être.

LÉON. — A ces façons, il faut mettre un hola.

On a sonné.

ANNA. — Ça tombe bien. On sonne.

Elle sort.

LÉON. — Cette façon de répondre !... Où les manières et où le savoir-vivre ? Où le tact et où la politesse ? Où le respect et où la tradition ? Et si je la f... à la porte, on resterait six mois avant de dénicher une Polonaise qui s'en irait avant dix jours !... C'est effarant. Garces ou resquilleuses, torchons ou fainéantes, il faut tout avaler. Ou vider soi-même la chaudière et prendre le balai. Un juge !... Et Madame n'est toujours pas là !... C'est à hurler de rire...

Anna introduit alors un monsieur satisfait et rieur, plutôt avantageux, cordial et sympathique.

EDOUARD, *la main tendue.* — Bonjour, Léon.

LÉON. — Bonjour, Edouard.

EDOUARD. — Tu ne m'attendais pas ?

LÉON. — Pas ce soir.

EDOUARD. — Denise est là ?

LÉON. — Pas là.

EDOUARD. — Clairette non plus ?

LÉON. — Clairette non plus.

EDOUARD. — Elles sont sûrement ensemble. Même caractère, mêmes goûts, même nature. Elles s'entendent à merveille.

LÉON. — Denise et Clairette ?

EDOUARD, *ravi.* — Nous avons tiré de bons numéros. Réjouissons-nous !

LÉON, *funèbre.* — C'est ce que je fais. Tu vois !

EDOUARD. — Tu ne peux savoir, Léon, ce que l'amour de Clairette a d'exigences, ce qu'elle peut être à cheval malgré son air enjoué, à quel point il lui faut d'attentions et de caresses et, pour tout te dire, la loyauté de cette petite femme-là !

LÉON. — Et tu la connais bien ?

EDOUARD. — Pense que s'il m'arrive par mégarde de ne pas l'embrasser en rentrant, de ne pas remarquer un tout petit détail dans sa toilette, de ne pas m'informer d'un retard, de la raison d'une sortie, d'une babiole — que sais-je encore !... — de grosses larmes coulent comme d'une fontaine et que je mets des heures à simplement la consoler.

LÉON. — Clairette ?

EDOUARD. — Hypersensible — hyperjalouse. Clairette est hyper tout. Et puritaine en diable.

LÉON. — Heureux Edouard !...

EDOUARD, *dans le ravissement.* — La chance, mon vieux !

LÉON. — Heureux Edouard !

EDOUARD. — Mais oui, Léon. Heureux Edouard. Et toi, heureux Léon !... Tout cela est comparable.

LÉON, *qui le regarde avec pitié.* — Ça, c'est une autre histoire.

EDOUARD. — Pas d'amertume, Léon. Tu n'en as pas le droit. Ni celui d'être inquiet ou jaloux d'une femme comme les nôtres. Je souhaiterais la mienne à tous les maris de la terre, sauf à toi, bien entendu, puisque tu es aussi bien servi que moi-même.

LÉON, *nerveux.* — Quelle heure est-il ?

EDOUARD. — Vingt-deux.

LÉON, *qui croise les bras.* — Et Denise n'est pas là.

EDOUARD. — Un retard, cela arrive. A Clairette elle-même quelquefois. La panne de métro, le taxi introuvable, une amie rencontrée. Compréhension, Léon, compréhension.

LÉON. — A 7 heures, une épouse est chez elle.

EDOUARD. — La belle garantie ! Cela n'expliquerait pas ce qu'elle faisait à 6.

LÉON, *irrité.* — A 7, il est 7 heures.

EDOUARD. — Clairette non plus n'était pas là. M'en porté-je plus mal ?... Au contraire.

LÉON. — Au contraire ? Ça, alors !

EDOUARD. — Figure-toi que j'avais besoin de liberté ce soir.

LÉON. — Tu la trompes, toi aussi ?

EDOUARD. — Comment, moi aussi ?

LÉON. — Comme beaucoup de maris, quoi !

EDOUARD. — La plupart, c'est exact.

LÉON. — Pas tous. Permets.

EDOUARD. — Pas toi, je sais.

LÉON. — Tu sais ! Tu ne sais rien !

EDOUARD. — Tes scrupules sont légendaires. Ne les renie donc pas. Ils t'honorent. Et si je suis, moi, beaucoup moins régulier, je n'en suis pas plus fier pour ça.

LÉON. — Il n'y a pas de quoi, en effet !

EDOUARD. — J'ai expliqué à Clairette que nous dînions ensemble avec tous les camarades de notre ancien régiment. C'est cela que je venais te dire en passant.

LÉON. — Mais je suis là, moi.

EDOUARD. — Au dernier moment, tu te seras excusé. Ne compliquons pas.

LÉON. — Ta femme t'a cru ?

EDOUARD. — Une femme loyale ne prête jamais à son époux des desseins ténébreux. Bien sûr, elle m'a cru. Comme Denise te croit ! Cette question ! Tout cela est affaire de confiance. Je vais plus loin, Léon. Mais le soupçon n'arrange rien. Au contraire. Tu connais Leroux, jaloux d'Huguette comme un tigre. *(Joyeusement, à l'oreille :)* C'est avec Huguette que je dîne ce soir. Ah ! ah ! ah ! *(Il rit aux éclats.)* Ah ! ah ! ah ! « S'il n'était aussi jaloux, me dit-elle, je ne l'aurais jamais trompé. Mais puisqu'il me fait tant de scènes, c'est bien le moins que je me venge !... » Ah ! Leroux !... *(Nouvelle explosion de rire :)* Ah ! ah ! ah ! ah !... Ça n'est pas drôle ?

LÉON, *sépulcral.* — Très drôle !

EDOUARD. — De Leroux qui sans arrêt surveille, questionne, épluche et fait à cette pauvre Huguette une vie infernale.

LÉON. — Et Leroux ne s'aperçoit de rien ?

EDOUARD. — Leroux, s'apercevoir ? Vaniteux comme il l'est ! Il s'aperçoit de ce qu'il ne voit pas, mais pas de ce qui est visible et crève le regard de chacun.

LÉON. — Pas le mien.

EDOUARD. — Il a la tête de l'emploi, Léon. Prends la peine !

LÉON, *qui machinalement jette un coup d'œil à la glace.* — Ça ressemble à quoi cette tête-là ? Je l'ai peut-être après tout ?

EDOUARD. — Pas plus que moi. Là-dessus !...

LÉON. — C'est vite dit « là-dessus ! » Lui ! Pas moi ! Moi, pas lui ! On est drôles. Leroux en dit autant ! Et tout ça finit par me faire l'effet d'une Babel où pour ma part je suis très décidé à ne pas me laisser enfermer !... Car je vois clair, moi, Edouard ! *(Avec une pointe d'emphase :)* Et je sais des choses ! Et, en plus, je devine celles que je ne sais pas... Et il y a aussi celles que je ne devine pas... Tu es là qui t'emploies à me rassurer... Je suis là qui t'écoute produire je ne sais quels arguments saugrenus. Tu es là, sûr de toi, réjoui, omnipotent, fort d'un amour que tu donnes en exemple. Et, par-dessus le marché, tu me fais la grâce de te comparer à moi, et Denise à Clairette et je ne sais qui à je ne sais quoi. Il n'en est pas moins 7 heures et demie... Et j'attends... comme nous attendons tous... Comme elles-mêmes nous attendent... Très peu pour moi ces balivernes...

EDOUARD. — Ne faisons pas injure à nos épouses.

LÉON. — Tu vas dîner dehors avec un appétit de victoire et la certitude que rien ne se saura. Qui te prouve que de son côté ? Qui te dit qu'elles ne raisonnent pas exactement comme toi... Allons, voyons ! Tu vas rentrer sur le coup de minuit, avec de faux airs d'innocence, tout réjoui du bon tour que tu lui auras joué. Qui te dit ? Qui te dit que de son côté ?...

EDOUARD, *gravement.* — Léon, je te prie de respecter Clairette...

LÉON. — Trop tard, mon vieux, trop tard.

EDOUARD. — Sache qu'elle est, elle, à l'abri du soupçon. Ou qu'alors aucune ne le serait...

LÉON. — Pas même Denise ?

EDOUARD. — Pas plus Denise qu'une autre. Sûrement pas...

LÉON. — Tu es gai !...

EDOUARD. — Je n'accuse personne, moi !

LÉON. — Si.

EDOUARD. — Permets !

LÉON. — Tu m'as mis dans ton bain. C'est très grave.

EDOUARD. — Il est propre, mon bain.

LÉON. — Depuis dix ans que j'interroge il m'a toujours été possible de savoir si un homme mentait ou s'il disait la vérité. Une femme jamais. C'est te dire que lorsqu'on croit les rouler elles sont autrement armées que nous, mon pauvre Edouard. Tu pleures, toi, quand tu veux ?... Tu ris, toi, quand tu veux ? Elles, si. Tu es gêné aux entournures quand elles te posent une question ? Elles, non. Tu mens en les regardant dans les yeux ? Elles, si. Tu bafouilles ; tu rougis ; tu appréhendes ! Elles, non. Toi, si ! moi, si ! Elles, non... La faute te pèse dans le moment qui suit ? Elle te pèse. Elle leur pèse ? Pèse pas. Je t'en prie, ne me raconte pas d'histoires. Il sait, Leroux ? Il ne sait pas ! Je ne sais pas ! Tu ne sais pas. Il ne sait pas !... *(Il lui a tendu la main.)* Au revoir, Edouard. Et ne me fais pas te couper l'appétit... Va en paix, mon ami, dans l'inconscience et l'ignorance. Joue les Gribouille, ou les autruches, ou les Dandin, ou les Arnolphe... Dis qu'Agnès est un ange et Adèle une sainte, mais ne viens pas chez moi, ce soir, me consoler comme un cocu que je ne suis peut-être pas, mais que je suis peut-être.

EDOUARD. — Moi pas, dans tous les cas.

LÉON, *qui le dirige vers la porte.* — Bonsoir, Edouard.

EDOUARD. — Je voudrais tant te rassurer, avec le secours de l'exemple.

LÉON. — De ton exemple ?... Adieu, Edouard.

EDOUARD. — J'aurais pu me fâcher, remarque ! J'ai, Dieu merci, l'esprit d'aplomb et le cœur solidement accroché. Je ne puis que te plaindre.

LÉON. — Mon pauvre Edouard ! *(Sinistre :)* Tu me fais rire.

Et Denise est entrée, souriante. C'est une bourgeoise, distinguée et plaisante, et rassurante aussi. Autant que peut l'être une femme.

DENISE. — Bonjour, Edouard. Bonsoir, mon chéri. Je suis en retard et je m'excuse. Impossible de trouver un taxi.

LÉON, *narquois.* — Tu l'avais dit !...

DENISE. — J'ai dû prendre le Métro. Quelle cohue, mes amis ! Plus d'un quart d'heure de queue à Madeleine.

LÉON, *avec évidence.* — Tu l'avais dit !...

DENISE. — Vous aviez donc fait un pari tous les deux ?

EDOUARD. — Léon était un peu inquiet.

DENISE. — Inquiet de quoi, mon Dieu ?...

LÉON. — Est-ce joué, ça ?... *(A lui-même :)* Comédienne !

DENISE. — Mais qu'est-ce qu'il a ce soir ?

EDOUARD. — Il vous aime, c'est tout. Il était impatient.

DENISE. — Clairette est là ?

EDOUARD. — Figurez-vous que je dîne avec des camarades. J'ai la permission de minuit. Léon était invité et je passais le prendre. Il n'est pas d'humeur.

DENISE. — Mais pourquoi donc ? Sors, mon chéri. Amuse-toi. Ça te changera. Je vais appeler Clairette au téléphone et nous irons toutes les deux au cinéma. *(A Edouard :)* Elle va bien ?

EDOUARD. — Très bien.

LÉON. — Elle est passée tantôt et ne t'a pas trouvée.

DENISE. — Elle était désolée, je parie ?

LÉON. — Elle en était inconsolable !

DENISE. — Heureux mari ! Vous en avez de la chance !

EDOUARD. — Léon aussi.

DENISE. — Aussi, c'est vrai... J'espère qu'il s'en rend compte au même titre que vous.

EDOUARD. — C'est ce que je lui disais.

DENISE. — Et c'était son avis ?

EDOUARD. — Il est un peu nerveux ce soir. Mais, au fond, il est bien tranquille... *(Un temps.)* N'est-ce pas, Léon ?

LÉON. — Aussi tranquille que tu es, toi, fondé à l'être.

EDOUARD, *familièrement.* — Alors, c'est parfait, Léon.

LÉON. — C'est merveilleux !... *(Brusquement :)* On se met à table, oui ?

DENISE. — Dites donc à Clairette de venir un peu plus souvent. Elle m'a beaucoup délaissée ces temps-ci.

EDOUARD. — Elle est très casanière, vous savez. Et si femme d'intérieur avec ça ! Elle n'a jamais fini. J'ai beau lui dire : « Distrais-toi, Clairette. Prends un peu de bon temps. Ne te rends pas esclave de ta maison, profite !... » Elle est, au fond, malgré ses dehors plaisants, de ces femmes uniquement préoccupées de leur foyer et pour qui les vraies joies sont celles de l'intimité conjugale.

DENISE. — Au moins, vous vous rendez compte !

EDOUARD. — Je serais bien ingrat si je n'appréciais pas.

DENISE. — Voyez Léon, pourtant ! Il a les mêmes raisons que vous d'être heureux. Je suis pour lui, je crois pouvoir le dire, exactement ce que Clairette est pour vous, esclave des mêmes devoirs, inquiète de sa santé, de ses affaires.

EDOUARD. — Admirable. Vous êtes l'une et l'autre admirables. Et, en vérité, si pareilles.

DENISE. — Je rentre, exténuée par mes courses...

EDOUARD. — Comme elle ! Le soir, elle est fourbue, la pauvre !

DENISE. — Et Léon ne m'a pas même embrassée pour ma peine.

EDOUARD. — Embrasse Denise, Léon. Allez ! Embrasse.

LÉON, *contenu.* — Toi, Edouard, f...-moi la paix.

DENISE. — Laissez-le. Il est dans un mauvais jour. On vous a samedi à dîner comme convenu !

EDOUARD. — Avec joie, Clairette se plaît beaucoup ici... Bonsoir, Denise. *(L'œil sur Léon dont le silence et la mine sont plutôt inquiétants :)* La main, toi... Donne donc ta main, animal. *(Léon tend la main, mollement, sans regarder son ami.)* Et lève un peu les yeux sur moi. Notre amitié

commande qu'on se regarde en face. Allez ! Donne... Et souris donc, Léon. Tu n'en as pas envie ?

LÉON, *sinistre.* — J'ai envie de me tordre.

EDOUARD. — Tords-toi, que je parte content !

LÉON. — Tu veux partir content, *en plus* ?

EDOUARD. — C'est trop te demander ?

LÉON. — A toi, peut-être ?

EDOUARD. — Oh ! moi, tu sais, d'un ami tel que toi, je sais ce que je peux attendre, malgré les humeurs d'un moment. Et rien, jamais, ne brisera une amitié à toute épreuve. Rien, Léon, quoi que tu fasses. J'ai trop bon caractère d'abord. Et puis, tu m'as trop souvent donné la preuve qu'en toute circonstance je peux compter sur toi. Je te dois plus, Léon, que tu ne me devras jamais. Et de ce que tu as fait pour moi j'ai le désir et le devoir de m'acquitter. Je ferai pareil, j'y tiens beaucoup.

DENISE. — Ça, c'est gentil.

LÉON. — C'est admirable !

EDOUARD, *qui déborde de cordialité.* — L'accolade, mon vieux. Je veux que tu me donnes l'accolade. Entre hommes, le geste a tout son prix... *(Il prend Léon dans ses bras et l'étreint avec émotion.)* Sans rancune ?

LÉON. — Et c'est toi qui me poses la question ?

EDOUARD. — Je t'aurai manqué peut-être, sans prendre garde ?

LÉON. — Et c'est toi qui t'excuses ? Dans mes bras, Edouard. Viens dans mes bras. Tu es trop beau... *(Il le secoue un peu.)* Tu es la crème. Tu es... *(Il cherche ses mots, puis rompt vivement :)* Va dîner, Edouard.

EDOUARD, *à Denise, en s'en allant.* — Il se surmène. Il faut veiller au grain. A samedi.

Et Edouard s'est éloigné. Il a refermé la porte.

LÉON. — Quel veau !

DENISE. — Plaît-il ?

LÉON. — C'est un défi.

DENISE. — Qui ça ?

LÉON. — Cela dépasse toutes les bornes. De quoi faire éclater le crâne... Cet homme est à lui seul le plus effarant des spectacles. Je vais avoir quarante ans. Et j'ai vu défiler des dossiers. J'ai vu des poires à l'alignement dans mon cabinet du Palais. Mais pareille béatitude !... Pareil contentement de soi et pareille confiance dans autrui, jamais. Sur Dieu, jamais !

DENISE. — C'est un mari !

LÉON. — Exactement le mot que j'attendais.

DENISE. — Il a confiance dans Clairette. Elle le mérite. C'est tout à fait normal.

LÉON, *qui explose.* — Enorme. C'est énorme !

DENISE. — Clairette le mérite comme moi je le mérite. Mais lui a le jugement droit.

LÉON. — Et moi pas ?

DENISE. — Sûrement pas. Du moins pour le moment.

LÉON, *les bras au ciel.* — Atomique. C'est atomique !... *(D'un geste professionnel et machinal, il indique un siège à sa femme :)* Asseyez-vous ! *(Il rectifie :)* Assieds-toi.

DENISE. — Mais tu me fais peur, Léon ! Tu as bu ?

LÉON. — Ah ! te voilà inquiète ! On n'aime pas ça, les interrogatoires ? Cela vous gêne aux entournures ?... N'est-ce pas, madame ? Aux questions, on préfère les récits fantaisistes ? Et écrire, soi, l'histoire à sa façon ? Et la conter aux autres avec des simagrées ? Ah ! ah ! Nous y voilà !

DENISE. — Où donc ?

LÉON. — On sort, on rentre, on se bichonne, on se faufile, on se dit des banalités, on se fait des sourires, on évite le débat. Voilà qui est commode... Et chacun, avec complaisance, fait à la vérité des entorses. Et la comédie s'abrite sous le masque... c'est ce que nous verrons. C'est ce que je vais voir. Vais voir et vais savoir. Car je saurai.

ANNA, *qui est entrée.* — Madame est servie !

LÉON, *terrible.* — Vous, la porte.

Anna s'est sauvée rapidement.

DENISE, *avec précaution.* — Je saurai quoi, mon chéri ?

LÉON. — C'est vite dit « mon chéri » ! On revient je ne sais d'où et l'on dit : « Bonsoir, mon chéri. » Et « mon chéri »... cela veut dire « petit jobard ». On ne trouve pas de taxi ! On fait la queue à Madeleine ! On dit à l'autre : « Je me sauve. Il est tard. 5 heures, demain, à Trinité. » Et en rentrant chez soi, toute poudrée de frais, aimable et détendue, et rayonnante en dedans du bon tour que l'on vient de jouer à ce pauvre Léon, ou à ce pauvre Edouard, on dit : « Bonsoir, chéri. » Je connais mes classiques, Denise, et j'en fais mon profit... Et tout ce que tu peux faire et dire ne changera plus rien à l'affaire... J'attends tes explication. Va !

DENISE. — A quel sujet ?

LÉON. — N'affiche pas l'étonnement, je t'en prie. Et ne va pas jouer les saintes nitouches. La comédie n'est plus de saison.

DENISE. — Mais c'est toi qui la joues !

LÉON. — Autre tactique. Elle ne prend pas.

DENISE. — A quelle question précise dois-je répondre ? Tu ne m'en as pas encore posé !...

LÉON. — Tu embrouilles ! Tu embrouilles !

DENISE, *qui s'est levée.* — Demain, Léon, si tu veux bien, nous reprendrons...

LÉON. — Pas d'esquive. Pas de feinte. Je veux l'explication ce soir. Assis et face à moi et les yeux dans les yeux... Je t'écoute.

DENISE. — Tu es malade ?

LÉON. — Je tiens la grande forme au contraire. Ne me plains surtout pas. Et la grande forme cela veut dire que, décidé à ne plus être aveugle ou complaisant, lâchement complice d'une hypocrisie générale qui conduit chacun — et chacune — à tolérer ce qui n'est pas tolérable, je suis résolu à faire toute la lumière et à constituer le dossier. *(Il prend un dossier sur la table.)* Notre dossier. Notre fichier. Notre casier conjugal. Première question : suis-je un époux fidèle ?

DENISE. — Certainement.

LÉON. — En mettrais-tu la main au feu ?

DENISE. — Les deux.

LÉON. — N'as-tu jamais conçu le moindre doute à mon sujet ?

DENISE. — Pas le moindre.

LÉON. — Es-tu certaine de bien connaître Clairette ?

DENISE. — Je réponds d'elle comme de moi.

LÉON. — La crois-tu capable d'une faiblesse ?

DENISE. — Incapable.

LÉON. — Est-ce parce qu'elle aime Edouard ?

DENISE. — D'abord.

LÉON. — Autant que tu m'aimes, moi ?

DENISE. — Pareil.

LÉON. — Jure-le-moi sur ta mère.

DENISE. — Je le jure. Et même sur toi.

LÉON. — Garantie superflue et, jusqu'à nouvel ordre, sans valeur. Donc, Clairette est une épouse modèle, symbole de la fidélité et de l'attachement conjugal ? C'est bien cela ?

DENISE. — C'est bien cela. Et je trouve même du dernier mauvais goût que tu puisses te permettre de salir une amie de pension, maîtresse de maison adorable et sur laquelle je me suis toujours efforcée de prendre exemple.

LÉON. — Tu la copies ? En plus ?

DENISE. — Pareille calomnie me fait beaucoup de peine.

LÉON, *les yeux au ciel.* — Cosmique ! C'est cosmique ! Troisième question : Clairette étant déclarée par toi inattaquable...

DENISE. — Au-dessus de tout soupçon, parfaitement !

LÉON. — Tiens-tu Edouard pour un homme averti ? Très important. Autrement dit, considères-tu qu'il est lucide et qu'il s'apercevrait ?

DENISE. — Avisé, fin matois et, sous ses airs bonhomme, mieux éclairé que toi.

LÉON. — Mieux éclairé que moi, Edouard ?

DENISE. — Je veux dire par là qu'amoureux de sa femme comme un collégien, après cinq ans de ménage, rien ne saurait lui échapper qui dût faire naître en lui le soupçon.

LÉON. — Le crois-tu bon mari ?

DENISE. — Autant que tu pouvais l'être, toi, jusqu'à ce soir où, pour la première fois, tu es désagréable.

LÉON. — Merci. Merci, Denise, merci... *(Professionnellement :)* Vous pouvez disposer. *(Il se reprend :)* L'interrogatoire est terminé pour aujourd'hui. *(Il a fermé son dossier.)* J'ai là les éléments utiles et suffisants, je crois, à l'énoncé des conclusions...

DENISE. — Ça ne prend pas, mon amour. Tu es pince sans rire. C'est une blague ?

LÉON. — Je le souhaite, Denise, je le souhaite.

DENISE. — Tu n'as pas d'autres questions à poser, mon chéri ?

LÉON. — Mon chéri s'en tiendra là ce soir, après un dernier renseignement, subsidiaire celui-là. Connais-tu les Leroux ?

DENISE. — L'associé d'Edouard ? Bien sûr.

LÉON. — Huguette Leroux est bien ?

DENISE. — Je crois, mais je la connais peu...

LÉON. — On dit qu'Edouard est au mieux avec elle.

DENISE. — Penses-tu ! C'est Leroux qui finance son affaire. Edouard est bien trop prudent pour s'en aller risquer de perdre une commandite. Réfléchis une seconde, Léon. Edouard doit tout à Leroux. Sans Leroux, Edouard est demain par terre. Il est bien trop malin !... Mais pourquoi cette débauche de soupçons ?... Mais tu es ridicule, Léon ! Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? On passe à table ?

LÉON. — Un peu plus tard. Au point où nous en sommes !

DENISE. — Je regrette, mais j'ai très faim, mon ami.

LÉON. — Va réparer tes forces. Je ne doute pas que tu en aies besoin.

DENISE. — Et si tu en faisais autant ? Tu en as besoin, toi aussi !

LÉON, *avec une pointe de défi.* — Et pour les mêmes raisons peut-être ! Qui sait ?

DENISE. — Tu sais bien que je suis indulgente. N'en abuse quand même pas... Tu sais bien que tu n'as rien à craindre. Edouard non plus, Clairette non plus. Leroux non plus. Alors !... Soyons heureux, Léon... Soyons confiants !... Tout le secret est là !

Denise est sortie.

LÉON, *qui tourne en rond, gravement surexcité.* — Soyons confiants. Tout le secret est là. Enfin, j'ai son aveu. Elle l'a dit ! Elle l'a dit !... Sans même que je l'y oblige ! Fermons les yeux. C'est le secret... Ça alors ! car, tout de même, si Clairette n'est pas une garce et si Edouard n'est pas trompé, sans parler de Leroux, je le demande au ciel, est-ce que seulement j'existe ?... Et l'on me dit « pareil » !... Ça alors !...

ANNA, *qui vient d'entrer.* — Monsieur est servi !

LÉON. — Et cette autre garce m'informe que je suis servi !... Allons. Ah ! oui, je suis bien servi ! *(Anna s'est sauvée rapidement. De la pièce voisine, on entend la voix de Denise qui chante.)* Il y a moins d'une heure, je la trompais ! Et la voilà qui chante !...

Un beau jeune homme, Armand, neveu de Léon, est entré en coup de vent. Il est exubérant et sympathique.

ARMAND. — Je ne suis pas en retard, mon oncle ?

LÉON. — Il ne manquait plus que toi au banquet.

ARMAND. — On gueuletonne ce soir ?

LÉON. — On se régale, Armand.

ARMAND. — Décidément, il y a des jours où tout est merveilleux.

LÉON. — Et encore tu ne sais rien !

ARMAND. — Toi non plus, mon oncle. Toi non plus.

LÉON. — Moi non plus ?

ARMAND. — Bien sûr, toi non plus. Personne ne sait rien. Heureusement. Chacun croit savoir. Il croit savoir qu'il sait et que les autres ne savent pas. Autrement dit, tout le monde sait et personne n'a l'air de savoir. Tu comprends, mon oncle ?...

LÉON. — Assez bien. Quel à-propos !

ARMAND. — Je prends le métro à Trocadéro. 5 heures du soir, dans la cohue. A mes côtés, debout, tout contre moi, une petite bourgeoise adorable. Mais tu sais, de ces femmes si correctes et si distinguées à la fois, si avenantes et si pudiques — sentant bon, tu comprends — quelqu'un de bien quoi — avec alliance et solitaire — élégante sans tapage — genre épouse choyée et qui va à la messe le dimanche — ni trop ni trop peu — au poil, tu y es ? Mine de rien, je regarde. J'insiste un peu, sans avoir l'air. Je souris. Elle sourit ! Je la coince pour voir, sans appuyer. Elle resourit !... J'engage le débat, avec prudence, bien entendu, car je n'aime pas beaucoup les rater... Et voici pourquoi je suis en retard... *(Il explose de joie :)* Je la quitte ! Et je la vois demain à 5 heures. A Maillot.

LÉON. — Mariée ?

ARMAND. — Bien sûr, mariée. C'est mon rayon.

LÉON. — Et libre quand même ?

ARMAND. — C'est tout le charme. Mariée depuis cinq ans, à un barbon jaloux.

LÉON. — Il la surveille ?

ARMAND. — C'est nous qui allons le surveiller....

Ah ! mon oncle !... Et quand je lui ai dit, une fois d'accord : « Vous n'avez pas peur de votre mari ? » Tu sais ce qu'elle m'a répondu, avec une perversité inimitable ? « Mais le mari ne compte pas. » C'est au moins la dixième qui m'en dit autant... Ah ! mon oncle !... Tu en as de la veine toi !... Mais prends garde quand même... *(A la blague :)* Un malheur est si vite arrivé...

DENISE, *en robe de dîner.* — Je suis prête. Bonsoir, Armand.

ARMAND, *qui embrasse Denise.* — Bonsoir, tante chérie ! *(Direct, à Léon :)* Tiens, c'était une petite femme aussi adorable que Denise !

DENISE. — A table, mes enfants !

Denise et Armand s'éloignent. Léon, accablé de soucis, est allé éteindre la lampe de son bureau après avoir rangé nerveusement quelques dossiers.

LÉON. — Et il me dit que j'ai de la veine !... Ah ! oui, j'ai de la veine !... On sait même comment elle s'appelle, cette veine-là !...

DENISE, *qui apparaît dans la porte.* — Dis-moi, Léon ? Elle m'a attendue longtemps ici, Clairette ?

LÉON. — Assez longtemps.

DENISE. — Et qu'est-ce que vous avez bien pu faire ensemble ?

LÉON, *les bras au ciel.* — Elle le demande !... C'est complet !

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le lendemain matin, dans le même décor. On a sonné. Anna est allée ouvrir. Elle introduit un monsieur correct et réservé, d'une trentaine d'années, qui porte une serviette sous le bras.

ANNA. — Qui dois-je annoncer ?

LOISEAU. — M. Loiseau, greffier. *(Anna, en s'en allant, répète le nom pour ne pas l'oublier. Léon, les traits tirés et la mine méfiante, vêtu de sa robe de chambre, est apparu. C'est à peine s'il dit bonjour.)* Bonjour, monsieur le juge. Vous allez bien ? *(Léon le dévisage avec étonnement.)* Madame va bien ? *(Léon se contente de le regarder.)* Je ne suis pas en retard ?... *(Même jeu.)* Je m'excuse. Nous sommes toujours sans logement et ma jeune femme est actuellement chez sa sœur, à Fontainebleau. Je vais la rejoindre chaque soir et c'est la raison.

LÉON. — Marié depuis combien de temps, Loiseau ?

LOISEAU. — Deux mois, monsieur le juge. Je vous remercie.

LÉON. — Heureux ?

LOISEAU. — Très. Naturellement.

LÉON. — Bien que séparés, si j'ai compris ?

LOISEAU. — Dans la journée seulement. Je retrouve Arielle chaque soir. *(Un léger temps. Avec un sourire de pitié, accompagné d'un léger haussement des épaules, Léon indique un siège à Loiseau.)* Ce problème de l'appartement est le seul petit nuage dans le ciel immaculé de notre bonheur.

LÉON. — Vous partez tôt de Fontainebleau, le matin ?

LOISEAU. — 9 heures, monsieur le juge.

LÉON. — Et vous rentrez tard le soir ?

LOISEAU. — Même heure, monsieur le juge, sauf le samedi, où je suis tout à elle après midi.

LÉON, *qui clôt la parenthèse.* — Travaillons.

Loiseau est très passagèrement intrigué.

LOISEAU. — Vous connaissez ma femme, monsieur le juge ?

LÉON, *avec commisération.* — Voyons les affaires en cours.

LOISEAU, *extasié.* — Elle est charmante, vous jugerez, à la fois moderne et sentimentale, ménagère et musicienne, un peu déçue bien sûr par mes longues absences que je m'applique à compenser quand je suis auprès d'elle. Je lui lis même des vers de ma composition.

LÉON, *qui le rappelle à l'ordre.* — Voyons les dossiers, Loiseau.

Loiseau a ouvert un dossier.

LOISEAU, *méticuleux.* — Nous avons d'abord l'affaire Mariette que le Parquet réclame. Le procès est au rôle des prochaines assises...

LÉON. — Les faits ?

LOISEAU. — Le soir du dernier réveillon, le sieur Mariette, cinquante-trois ans, domicilié à Puteaux, 33, rue Peu-Importe, rentre chez lui à l'improviste, surprend sa femme en compagnie d'un marchand forain d'origine lithuanienne. Un incident, né de la surprise, se produit alors, sous le coup d'une émotion aggravée par l'état de demi-ébriété des parties ce soir-là. Tout se déroule alors selon le processus classique, injures et menaces d'abord. Et c'est ensuite la conclusion normale : Mariette le blesse d'abord, l'achève sauvagement et tire sur sa femme.

LÉON. — Conclusions ? Quelles sont-elles ?

LOISEAU. — Les vôtres, monsieur le juge.

LÉON. — C'est-à-dire ?

LOISEAU. — Il vous est apparu qu'aucune circonstance atténuante ne pouvait être plaidée en faveur de l'accusé et qu'il convenait de sévir de façon exemplaire contre les époux de plus en plus nombreux qui se faisaient justice eux-mêmes alors que la loi met à leur disposition les moyens de régler pacifiquement leurs querelles. *(Un léger temps.)* La peine de mort, vraisemblablement.

LÉON. — Pour un mari qui, si j'ai bien compris, a fait la preuve de son infortune ? Car il l'a faite ?

LOISEAU. — Ils étaient au lit, monsieur le juge. Tout laisse croire...

LÉON. — Donc, l'adultère étant flagrant ?

LOISEAU. — Pis est. La femme en était coutumière.

LÉON. — Et ce marchand forain se prélassait à minuit dans le propre lit de Mariette — c'est-à-dire sous le toit conjugal ?

LOISEAU. — Dans les draps du mari, évidemment, c'est un peu excessif, mais on peut admettre qu'une femme — sans pourtant l'absoudre — ait quelque excuse parfois à s'évader de l'enfer où une brute s'est arrogé le pouvoir de l'empoisonner.

LÉON, *catégorique.* — On ne peut admettre.

LOISEAU. — Il résulte de l'examen du dossier et de l'audition de nombreux témoins des deux parties que le sieur Mariette ne saurait bénéficier de la moindre indulgence et que ce crime d'apparence passionnelle n'est en vérité que crapuleux, le portefeuille du marchand forain, réputé dans l'aisance, n'ayant même pas été retrouvé.

LÉON, *vivement.* — Et s'il ne l'avait pas sur lui son portefeuille ? Et si la femme le lui avait subtilisé, ou un tiers quelconque ? Vous en avez de bonnes, Loiseau ! Vous arrangez l'histoire à votre mode !

LOISEAU. — Mais c'est vous, monsieur le juge, qui aviez préparé une note !

LÉON. — Laissez-moi le dossier. Je prendrai personnellement les conclusions. Tout ça est à revoir. Rien d'autre ?

LOISEAU. — Qu'une histoire anodine de séquestration à Asnières... C'est encore la femme la victime, naturellement.

LÉON. — Pourquoi « naturellement » ? En quoi les femmes sont-elles naturellement les victimes ? Et nous autres alors ? Ah ! vous êtes drôle, vous, ce matin !...

Denise est entrée.

DENISE, *discrètement.* — Ne vous dérangez pas. Bonjour, monsieur Loiseau.

Elle fait un numéro. Loiseau s'est incliné.

LÉON, *qui parle à l'intention de Denise.* — Quand vous serez seulement marié depuis cinq ans, Loiseau, nous en reparlerons, des victimes... *(Brusquement :)* Après ?

DENISE, *à l'appareil.* — « Le 237 à Chatou ?... » C'est bon. J'attendrai.

LÉON, *un œil méfiant sur sa femme et sur Loiseau, un peu éberlué.* — Quand l'expérience, Loiseau, vous aura mieux éclairé sur le degré d'hypocrisie de certaines créatures, même de celles qui sont apparemment les plus inattaquables, vous ne manquerez pas, je veux le croire du moins, d'aller au fond des choses et vous découvrirez alors un monde de simagrées qui vous épouvantera.

DENISE, *à l'appareil.* — « C'est toi, Henriette ? Denise. Bonjour. Oui, oui... 5 heures chez Ixe ?... Sans faute ?... »

LÉON, *qui ne quitte pas sa femme du regard.* — Quand vous saurez ce que l'ordre bourgeois peut masquer de mensonges et avec quelle apparence de candeur l'être le plus pervers peut afficher de faux airs d'innocence, vous ne direz plus aussi naïvement : « C'est encore la femme la victime, naturellement ! » Vous verrez, vous verrez ! De cela un jour, vous-même, ferez les frais, Loiseau. Vous-même et tous les autres qui vous fiez bonnement à ce que l'on vous dit... Je n'en suis pas là, Dieu merci. On ne me raconte plus d'histoires, à moi !

DENISE, *à l'appareil.* — « Entendu. Je vais prévenir Clairette. J'espère qu'elle sera libre... Tu as raison. Elle est charmante... Au revoir. »

Elle a raccroché.

LOISEAU, *qui attaque le second rapport.* — La concierge du 117 de la rue de la République à Asnières ayant signalé à la police...

LÉON, *à Denise qui s'éloigne.* — Tu peux rester, Denise... Assieds-toi ! Écoute plutôt ça ! C'est édifiant.

LOISEAU, *qui enchaîne.* — Ayant signalé à la police que depuis plusieurs mois elle n'avait vu ni aperçu Mme Martin, sa locataire, troisième à gauche, trente ans environ, sans profession, mariée depuis un an avec un sexagénaire anciennement négociant en métaux ferreux à Colombes, dont elle était l'amie avant qu'il devînt veuf lui-même en 1943, et ladite constatation ayant été faite par surcroît par plusieurs locataires de l'immeuble précité, une enquête a permis d'établir que, séquestrée depuis un an par son mari dans son appartement, confortable d'ailleurs, lequel mari veillait au surplus à ce qu'elle ne manquât de rien et la comblait même de cadeaux, bijoux et autres, sous la seule réserve qu'elle n'eût le droit ni de sortir ni d'ouvrir les persiennes...

DENISE. — Ce mari est abominable.

LÉON, *vivement.* — Allez, Loiseau, allez... Pas de parenthèse.

LOISEAU. — Le Parquet, saisi de l'affaire, vous demandait, monsieur le juge, s'il y avait là motif à inculpation. Vous avez tout naturellement conclu par l'affirmative. Je vous lis vos conclusions ?...

LÉON. — Hâtives, j'en ai peur. Quelles sont-elles ?

LOISEAU, *qui lit.* — « Une aussi grave atteinte à la liberté et dans le même temps à la dignité humaine — ce sont vos propres termes — appelle un châtiment exemplaire et, armé par le code (article tant et tant *bis*), la justice ne peut que condamner sans faiblesse un acte pareillement criminel. » *(A part :)* Le tarif est de six mois à un an.

DENISE. — Et sans sursis, j'espère ?

LOISEAU, *aimable.* — D'autant, madame, que cette jeune femme, fort agréable de sa personne, ne peut être tenue pour responsable des nombreux hommages qui, d'après la rumeur publique, lui étaient rendus dans son quartier.

LÉON. — Une garce quoi. Et c'est cela que nous défendons.

DENISE. — Les persiennes, mon chéri ? Elle ne pouvait pas même les ouvrir !

LÉON. — C'est subsidiaire... Cet homme était trompé.

LOISEAU. — Probablement.

DENISE. — En quoi l'était-il moins parce qu'il privait sa femme de lumière ?

LÉON. — Vous entendez ça ?

LOISEAU. — La remarque est fort juste, en effet.

LÉON. — Vous trouvez ? Six mois à un malheureux affublé d'une garce dont il défend tant bien que mal la vertu. Alors qu'il la couvrait de largesses. Laissez-moi ce dossier, Loiseau, et ne vous mêlez pas. Denise, tu peux regagner ta chambre. *(Il explose :)* Est-elle morte ? Non ? Alors ? Était-elle en mauvais état ? Amaigrie ? Affaiblie ? Non ? Alors ? Un mari est-il maître chez lui ? Oui ? Alors ? Qu'est-ce que vous me racontez là ?

DENISE, *avant de s'en aller.* — Je garderai quant à moi ma fenêtre grande ouverte. *(Avec défi :)* Et

nul ne me la fera fermer... *(A Loiseau :)* Bonjour, monsieur.

Et elle s'en va sous l'œil de Loiseau, un peu gêné.

LOISEAU. — Madame est charmante et combien spirituelle avec ça !

LÉON. — La vôtre aussi, j'espère. *(Il le brusque un peu :)* Vivez avec vos certitudes ! Et regagnez, Loiseau, le paradis des zouaves. Votre chef vous bénit...

Loiseau est interloqué. Armand, enthousiaste, traverse le salon.

ARMAND, *qui saute au cou de son oncle.* — Bonjour, mon oncle. Je vais revoir ma petite bonne femme de Passy. Elle m'a téléphoné. Elle m'attend.

LÉON. — Va, va, va !

ARMAND, *à la blague.* — Ah ! on vous en donne, à vous les maris, du boulot ! Pauvre mon oncle ! C'est forcé. Vous les embêtez et nous, on les amuse !... Vous êtes fatigués ! Et nous, on est d'attaque ! Vous êtes la sagesse ! Nous, on est la folie ! On a gagné d'avance !...

LÉON. — Je t'ai dit : va !

ARMAND. — Je blague, tu t'en doutes ! Car je connais Denise. Mais, quand même, veille au grain... On ne sait jamais, mon oncle. A demain !...

Et Armand se sauve rapidement.

LOISEAU. — Ce jeune homme est charmant, lui aussi !

LÉON, *gravement.* — Je veux espérer pour vous que Fontainebleau n'en compte pas trop de son espèce. *(Il lui tend la main gravement.)* Au revoir.

Loiseau est perplexe.

LOISEAU, *tristement.* — Monsieur le juge viendra demain à son cabinet ?

LÉON. — Je n'y viendrai pas de la semaine.

LOISEAU. — En cas d'urgence, c'est donc moi qui passerai ici ?

LÉON. — S'il vous plaît, Loiseau.

C'est alors qu'est entrée Ma Mère, belle-mère de Léon. Elle est coquette à la limite de l'extravagance, autoritaire, collet monté, très Faubourg-Saint-Germain.

MA MÈRE. — Vous êtes occupé, Léon ?

LÉON. — Entrez, Ma Mère.

MA MÈRE. — Je puis avoir un court entretien avec vous ?

LÉON. — Asseyez-vous, Ma Mère.

MA MÈRE. — Denise est ici ?

LÉON. — Elle est à côté, Ma Mère.

MA MÈRE, *qui s'installe.* — Ne la dérangez pas. C'est vous que je veux voir. *(Un temps. L'œil sur Loiseau.)* Seul de préférence. *(Un temps. Loiseau n'a pas bougé.)* J'ai toujours été frappée par la lenteur avec laquelle les gens exécutent ce qui leur est demandé.

LÉON, *qui tend la main à Loiseau.* — Rentrez bien vite à Fontainebleau. Nous nous verrons mardi. Bonsoir, Loiseau.

LOISEAU. — Vous m'excusez, madame ? Je dois partir.

MA MÈRE. — Je vous en prie, monsieur.

LOISEAU. — Mes hommages.

MA MÈRE. — Merci, monsieur. *(Et Loiseau, rêveur, s'est éloigné.)* Et maintenant, voyons un peu ce que j'avais à vous dire de si urgent. *(Elle a sorti de son sac plusieurs papiers qu'elle parcourt.)* Vous m'avouerez que c'est drôle. Je suis venue ici tout exprès et voilà que je cherche... *(Elle relit ses papiers.)* Ah ! ces papiers !... *(Elle lit.)* A quoi ça sert, je vous le demande ? Asseyez-vous, Léon. Ça va me revenir.

LÉON. — Le plus tôt sera le mieux.

MA MÈRE. — C'est tout à fait mon avis. *(Papiers en main :)* Chez Guerlain, c'est fait... Madame Machin, j'y vais en sortant d'ici. *(Elle cherche :)* J'y vais ou j'en viens ?... Je ne sais seulement plus... Madeleine ?... Qu'est-ce que je peux bien aller faire à la Madeleine ?... *(Elle tend un papier.)* Vous pouvez lire, Léon ?... Car le comble est que j'écris tout le temps et que je n'ai jamais pu me relire.

LÉON. — Je lis : « Arthur. »

MA MÈRE. — C'est le colonel. Il attendra... Et revenons à nos moutons. Est-ce vous qui m'avez appelée ou suis-je venue de mon chef ?

LÉON. — De votre chef.

MA MÈRE. — On vous y verra, Léon, fatigué comme vous le paraissez déjà à votre âge... *(Elle lit.)* J'y suis. Denise me dit que vous avez l'humeur capricieuse tous ces temps-ci, que vous ne quittez plus la maison et que vous l'enfermez ici ? Auriez-vous juré son malheur ?

LÉON. — Quand on aime, on est malheureux.

MA MÈRE, *machinalement, tout en consultant ses papiers.* — Qu'est-ce qui ne va pas ?

LÉON. — J'ai peur que Denise me trompe.

MA MÈRE. — Qu'est-ce que vous lui avez encore fait, à cette chère enfant ?

LÉON. — Vous la connaissez bien, Ma Mère ?

MA MÈRE. — Qu'est-ce que ça veut dire « connaître » ? Vous me connaissez ? Je vous connais ? Un être peut-il se vanter d'en connaître un autre ? D'où sortez-vous, Léon ?

LÉON. — Ainsi, d'après vous, on ne sait rien ?

MA MÈRE. — J'ignore comment se fait l'avancement dans la magistrature, mais si vous êtes ce jour président de cour vous le devez sûrement au hasard.

LÉON. — Vous êtes cruelle, Ma Mère.

MA MÈRE. — Et depuis quand êtes-vous inquiet, Léon ?

LÉON. — Depuis hier soir.

MA MÈRE. — Que s'est-il passé hier soir ?

LÉON. — Dame ça !

MA MÈRE. — Auriez-vous surpris Denise ?

LÉON. — Oh ! non.

MA MÈRE. — On vous a raconté des ragots ?

LÉON. — Personne ne m'a rien dit. Oh ! non.

MA MÈRE. — Alors, il faut vous soigner, Léon.

LÉON. — Denise ne vous a jamais rien confié, Ma Mère ?

MA MÈRE. — Si cela était, me croyez-vous assez folle pour en faire état ?

LÉON. — C'est terrible de ne pas savoir.

MA MÈRE. — Rassurez-vous, mon ami, ça l'est bien davantage de savoir. *(Dans un soupir :)* Et si l'on savait ce qu'on ne sait pas !... Laissez-moi rire, Léon !

LÉON. — Par conséquent, il n'est pas anormal que je sois tourmenté.

MA MÈRE. — Parbleu !

LÉON. — C'est gai !

MA MÈRE. — Les hommes se moquent bien entre eux des maris trompés. Ils n'oublient qu'une chose, c'est que les maris trompés en font autant. Et de qui peuvent-ils bien rire, je vous le demande ?

LÉON, *consterné.* — De nous ?

MA MÈRE. — Si chacun rit de l'autre, c'est sans doute qu'il a pour cela des raisons.

LÉON. — On n'en a pas de rire de moi.

MA MÈRE. — J'en suis à peu près sûre, car je connais ma fille. Mais alors, de quoi vous plaignez-vous ?

LÉON. — J'ai toujours été un mari impeccable.

MA MÈRE. — Soyez modeste, Léon. Cinq ans de vie commune apportent aux femmes de vives déceptions, et, si vous saviez ce qu'elles se confient entre elles, vous seriez effaré.

LÉON. — Il lui est arrivé de se plaindre ?

MA MÈRE. — Si vous étiez un mari modèle, on vous élèverait une statue ; de vous à moi, je ne souscrirais pas au monument.

LÉON. — Et la seule pensée que Denise peut avoir un amant ne vous met pas la mort dans l'âme ?

MA MÈRE. — De la joie dans le cœur au contraire si je savais qu'elle fût malheureuse avec vous et qu'elle s'en consolât justement. *(Avec évidence :)* Je suis une mère !

LÉON. — Vous appartenez pourtant à une grande famille !

MA MÈRE. — Grandes ou petites, elles ont toutes leurs histoires. Glissons.

LÉON. — Vous, Ma Mère ? Dire cela ?

MA MÈRE. — Moi, Léon.

LÉON. — Vous auriez... ?

MA MÈRE. — Je ne dis pas que j'aurais. Je dis : « Pourquoi pas », Léon ? S'il l'eût fallu !

LÉON. — J'ai bien compris ? Vous n'auriez pas été fidèle ?

MA MÈRE. — Fidèle à qui ? A un mari ? Fidèle à un infidèle. Bien sûr, je l'ai été. Je l'ai été vingt ans, de dix-huit à quarante, jusqu'au jour... jusqu'au jour où... où lui ne l'était plus et moi, l'ayant appris, je l'ai tout bonnement choisi pour modèle. Vous savez fort bien que les maris fabriquent des amants à plaisir.

LÉON. — Et vous n'avez pas divorcé ?

MA MÈRE. — J'ai gardé le nom et la fortune. Et j'y ai ajouté le plaisir. Cela dérange ?

LÉON. — Et il l'a su ?

MA MÈRE. — Je l'avais bien su, moi ! Vous êtes rigolo !

LÉON. — Vous avez fait cela ?

MA MÈRE. — Il l'avait bien fait lui !

LÉON. — A quarante ans, dites-vous. Mais... Denise est sa fille ?

MA MÈRE. — Naturellement, elle est la fille de son père. Mais seules les mères savent, Léon. *(Fièrement :)* Car nous savons, nous autres. Et même, nous sommes seules à savoir, monsieur

LÉON, *scandalisé et sans voix.* — Au revoir, madame.

MA MÈRE. — Vous pouvez dire « Ma Mère ». Ça au moins, c'est sûr.

LÉON. — Jamais, au grand jamais, je n'aurais pu imaginer...

MA MÈRE. — Relisez donc l'histoire de France. Elle vous apprendra, monsieur, que des aventures secrètes sont à la base des révolutions, des coups d'Etat, des intrigues qui bouleversent le monde. Où ai-je noté mon rendez-vous ?... *(Elle relit ses papiers.)* Vous découvrirez un extraordinaire palmarès de princes, de généraux, de ministres et autres gens en place dont les origines sont des plus surprenantes. N'ayez donc pas l'air de tomber de la lune. Vous feriez tort à la magistrature. Au revoir, Léon. Où ai-je mis mes papiers ?

LÉON. — Voici.

MA MÈRE, *qui les consulte.* — Merci, mon ami. Et au lieu de vous lamenter, soyez donc attentif au bonheur de Denise. Ça n'est pas le moment de vous endormir, Léon. Nous nous comprenons ?

LÉON. — Hélas !

MA MÈRE. — Je veux croire, par ailleurs, que vous n'avez rien à vous reprocher. Car si cela était, dites-vous bien que les femmes réagissent toutes de la même façon et qu'elles vous rendent la politesse. *(Elle s'est éloignée d'un pas rapide puis s'est retournée brusquement.)* Le colonel, c'est à Saint-Augustin ?

LÉON, *presque sans voix.* — A la Madeleine

MA MÈRE. — C'est ce que j'ai noté. Allons à Péreire. Et espérons qu'il n'attend pas ailleurs. *(Elle va jusqu'à la porte et, au moment de sortir, elle se retourne.)* Un dernier mot, Léon : n'oubliez jamais ce qui est arrivé à la mère de votre femme. Denise et moi avons beaucoup de points communs. *(Elle s'incline.) Good bye, dear.*

Très digne, Ma Mère s'est éloignée. Léon est d'abord cloué sur place. Puis il murmure de vagues menaces. On l'entend dire « Je saurai, je saurai ». Mais je saurai quoi ?... « On va bien voir, on va bien voir ». « On va voir quoi ?... » « Je lui avouerai tout pour qu'elle me fasse son aveu. Le fera-t-elle ? » Denise est entrée, son chapeau sur la tête.

LÉON. — Tu sors ce matin, par-dessus le marché ?

DENISE. — Pourquoi « par-dessus le marché » ? Je vais faire quelques courses !

LÉON. — Cet air glorieux que tu prends pour me dire ça !

DENISE. — Je t'en prie, Léon !

LÉON. — Tu te figures peut-être que, parce qu'à 11 heures du matin tu as ton chapeau sur la tête, cela me fait quelque impression ? Tout doux, madame !

DENISE. — Tu es ridicule, mon ami !

LÉON. — Mais je le sais. C'est moins grave. Et, le sachant, j'en tire les conclusions. La vérité, à moi, ne me fait pas peur. Tant pis pour ceux qu'elle gêne !

DENISE. — Pas moi.

LÉON. — Parce que tu l'ignores en partie. Et que tu crois que moi aussi je l'ignore. Mais je sais. Je sais ce que tu ne sais pas. Tu ne sais pas ce que je sais, mais je suis bien décidé à ce que chacun sache ce que sait l'autre... Ah ! ah !... *(Il croise les bras avec défi.)* Cela s'appelle parler français. Non pas se servir de mots adroitement agencés pour conter des histoires et endormir son monde. Non pas pour prolonger, au prix de balivernes, une entente illusoire, mais pour mettre le point sur l'*i*, et s'expliquer à visage découvert. Ah ! ah !... *(Un temps.)* Que penses-tu de ce nouveau langage ?

DENISE. — Il m'inquiète un peu.

LÉON. — On aime demander des explications. On n'aime pas en donner. Il va bien falloir pourtant... Et c'est ce que je me dispose à faire. Asseyons-nous, Denise.

DENISE. — Et mon marché ?

LÉON. — Je n'ai pas faim.

DENISE. — Toi peut-être ?

LÉON. — Oh ! tu sais te défendre, je m'en doute ! Eh bien ! moi aussi, madame. Et en voici la preuve. Nous sommes mariés, Denise, depuis cinq ans. C'est long, n'est-ce pas ?

DENISE. — Pour toi, peut-être ?

LÉON. — Evidemment, au terme de ce bail, on manque un peu d'élan ?

DENISE. — Tout se calme, je ne t'apprends rien !

LÉON. — Donc, tu en conviens ?

DENISE. — J'en conviens. Toi aussi !

LÉON. — Je dis vrai, n'est-ce pas ?

DENISE. — Je dois le constater.

LÉON. — Avec regret ?

DENISE. — Il faut prendre le temps comme il vient.

LÉON. — Tu ne disais pas à cette époque bienheureuse : « Je vais faire mon marché. » Mais : « Aimons-nous, Léon. »

DENISE. — Et ça n'est quand même pas ma faute, ni celle d'aucune femme, si les maris se calment.

LÉON. — Pas vous, les femmes ? Donc vous avisez ailleurs pour y faire face? *(Il explose :)* Nous y sommes ! Elle avoue !... Elle l'a dit ! Me voici délivré !

DENISE. — Entre nous, Léon, tu vas mal !

LÉON. — Eh bien ! Denise, je te dois un aveu. Un monde nous sépare dont tu vas mesurer l'étendue. Et cette confession que je te dois te mettra plus à l'aise pour me faire la tienne. Nous allons jouer cartes sur table et je vais abattre mon jeu d'abord pour que tout soit loyal. On se fatigue les uns des autres. Possible. On se voit trop pour désirer se voir. D'accord. On renouvelle un stock quand on l'a épuisé. Soit, Denise, soit ! Vous avez des excuses. Soit, Denise, soit !... Nous autres, hommes, vous plantons là avec vos désirs et vos rêves et oublieux de nos devoirs vous abandonnons aux caprices. Ayons au moins le courage de l'avouer. Depuis quand me trompes-tu ?

DENISE. — Détrompe-toi, je ne te trompe pas.

LÉON. — Hé là, hé là ! mais c'est forcé, ma belle, puisque nous en sommes au même point, et que moi...

DENISE. — Toi ?

LÉON. — Moi !... *(Presque glorieux.)* Moi-même !...

DENISE. — Là, tu deviens comique.

LÉON, *avec provocation.* — Moi qui n'ai pourtant pas au même degré que toi des désirs et des rêves ! Moi !... L'autre soir !... Ici !... Là !... Donc, tu ne risques rien à me dire !... Chez moi... sans que rien n'y paraisse !...

DENISE. — Ecoute-moi bien, mon ami : d'abord, si cela était, tu ne le dirais pas. Ensuite, je te connais assez pour te faire confiance. Tu n'es pas précisément un Don Juan et tu as le sens du devoir. Toi !... Ça, c'est drôle !... *(Elle prend le ciel à témoin.)* Lui !... Léon !... Ce pot-au-feu !... Toi !... Mais avec qui, mon Dieu !...

LÉON, *à lui même.* — Plus forte que sa mère ! Elle en rit !

DENISE. — Toi ! Un homme de dossiers, et aussi peu galant et coureur de femmes !... Toi !... Léon ! Comment aurais-tu fait et qui aurait voulu !...

LÉON. — Clairette était assise ici.

DENISE. — Clairette !... De mieux en mieux. Avec Clairette ! Clairette qui, de toutes mes amies, est la plus amoureuse de son mari. Clairette à qui ta majesté fait peur ! Si c'est là tout ton stratagème pour me conduire à je ne sais quel aveu, il est d'une pauvreté, Léon, qui ne peut que faire rire. Mon chéri !... Tu rêves !...

LÉON, *décontenancé.* — Je vais finir par me le demander !

DENISE. — Mais si Clairette était capable de cela, toutes les femmes devraient être suspectées. Elle est la dernière, Clairette, à mériter un aussi bas soupçon. Il te faut trouver autre chose. Et si ton invention cherche à me provoquer, tu es jeune, Léon. Et je ne marche pas... *(Elle s'est levée.)* Toi ! Clairette !... Ici !... *(Elle rit aux éclats.)* Comme pince-sans-rire, toi, alors !... *(Elle a un nouvel accès de gaîté :)* Ah ! ah ! ah ! Fortunio, Léon !... Roméo, Léon.

Et Anna introduit Edouard, dont la mine est réjouie et qui tient un bouquet à la main.

EDOUARD. — A la bonne heure !... J'espère que l'on s'amuse... *(Il lui remet les fleurs.)* Bonjour, chère Denise.

DENISE, *qui embrasse Edouard.* — Vous tombez bien, Edouard. Demandez à Léon de vous raconter sa dernière histoire.

EDOUARD, *avec une tape amicale sur l'épaule de Léon décontenancé.* — C'est un farceur, je le connais. *(Il lui prend les mains.)* Bonjour, Léon.

DENISE. — Clairette n'est pas avec vous ?

EDOUARD. — Une course. Elle arrive.

LÉON, *entre les dents.* — Nous serons ainsi au complet.

DENISE. — Vous m'excusez, Edouard ? *(Avant de sortir :)* Mais, de grâce, écoutez son histoire... *(Dans la porte, avant de sortir :)* Ce conquérant !... Voyez-moi ça !...

Et, prise d'un nouvel accès de rire, Denise est sortie. Un temps assez long. Léon se promène de long en large, nerveusement, et jette sur Edouard un coup d'œil apitoyé.

LÉON. — Mon pauvre Edouard !... Quelle dose d'inconscience nous avons !

EDOUARD. — Parle pour toi !

LÉON. — Je parle autant pour toi.

EDOUARD. — Mon optimisme est solide et rien ne peut l'atteindre.

LÉON. — De mieux en mieux.

EDOUARD. — Et pourquoi ?

LÉON, *qui l'embrasse en guise de consolation.* — Et combien cette hypocrisie me pèse !

EDOUARD. — Où vois-tu de l'hypocrisie là-dedans ?

LÉON. — Il y en a.

EDOUARD. — De ta part, peut-être ! Moi, je suis franc comme l'or !

LÉON. — Et moi peut-être pas.

EDOUARD. — Ta réputation, Dieu merci, est faite depuis longtemps. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond ? Conte-moi ça !

LÉON. — Peux pas.

EDOUARD. — A un camarade on peut toujours.

LÉON. — Peux pas.

EDOUARD. — J'ai deviné, remarque bien !

LÉON. — Alors dis, ce sera beau et tellement plus commode.

EDOUARD. — Peux pas !

LÉON. — A un ami, on peut toujours.

ÉDOUARD. — Peux pas.

LÉON. — Tu vois bien ! Nous sommes dans l'impasse.

ÉDOUARD. — Ta femme est coquette, sans doute ! Elle est désirable, bien sûr, et courtisée peut-être. Mais Clairette l'est autant et, ma tête à couper, rien ne saurait la distraire de son devoir.

LÉON. — Il ne faut jamais donner sa tête à couper, Édouard.

ÉDOUARD, *fièrement*. — Moi, je donne la mienne. *(Condescendant :)* Tu peux en faire autant.

LÉON, *méditatif*. — C'est extraordinaire, tout ça !

ÉDOUARD. — Réfléchis un instant, Léon. D'abord, nous n'avons ni l'un ni l'autre la tête de l'emploi...

LÉON, *à lui-même*. — C'est extraordinaire, tout ça !

ÉDOUARD. — Mais non, ça n'est pas extraordinaire. Je sais, moi !

LÉON. — Il sait, lui !

ÉDOUARD. — Mais oui, je sais. Clairette me parle souvent de Denise. Combien de fois ne m'a-t-elle pas dit : « C'est sur elle que je prends modèle. »

LÉON. — Elle t'a dit ça ?

ÉDOUARD. — Bien entendu, elle m'a dit ça !

LÉON. — Denise aussi m'a dit ça.

ÉDOUARD, *avec évidence*. — Alors ? Tu vois bien !

Léon prend coup sur coup deux comprimés et tend le tube à Édouard.

LÉON. — Pas toi ?

ÉDOUARD. — Merci. Aucun besoin.

LÉON. — Quelle santé !

ÉDOUARD, *avec conviction*. — Admirable.

LÉON. — Unique !

ÉDOUARD. — Parce que je suis heureux ! *(Léon reprend deux comprimés.)* Clairette, qui ne me cache rien, me racontait hier encore...

LÉON. — Hier soir ?

ÉDOUARD. — Cette nuit, qu'elle avait fait une touche dans le Métro. Et qu'un voisin sans gêne s'était permis un geste. Elle l'avait giflé publiquement. Denise eût fait pareil. J'en suis sûr, Léon, j'en suis sûr.

LÉON. — Et ceux qu'elles ne giflent pas ?

ÉDOUARD. — D'abord, elles ne sont pas si bêtes. Elles nous ont.

LÉON. — Tous les deux ?

ÉDOUARD. — Mais oui, elles nous ont tous les deux. Et nous ne sommes pas les premiers venus. Nous le savons fort bien. Tu es à la veille de passer conseiller à la cour. C'est quelque chose, Léon ! Moi, mes affaires vont bien, malgré les temps. Cela compte, Léon. Elles ont un foyer. Elles ont un avenir. Nos femmes ne sont pas folles.

LÉON. — Moi non plus, Édouard. Moi non plus.

ÉDOUARD. — Alors ?

LÉON. — C'est cela, justement, qui me gêne.

ÉDOUARD. — Elles aspirent toutes au bonheur conjugal. Tu le sais, Léon, tu le sais. C'est la sécurité dont elles ont besoin. Elles l'ont. Alors ? Sors de là !

LÉON, *perplexe*. — En effet, ça n'est pas bien commode.

ÉDOUARD. — Il faut avoir confiance.

LÉON. — Tu as dîné hier soir avec Huguette Leroux ? Tu me l'as dit du moins ! C'est vrai ?

ÉDOUARD. — Ce fut une soirée mémorable.

LÉON. — Décidément cette soirée d'hier a été un grand jour. A quelle heure es-tu rentré chez toi ?

ÉDOUARD. — A 2 heures du matin. Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

LÉON. — Clairette ne s'est pas aperçue ?

ÉDOUARD. — Je n'allais tout de même pas lui raconter les détails.

LÉON. — Elle t'a interrogé ?

ÉDOUARD. — Avec une pointe de jalousie. J'ai répondu.

LÉON. — Tu ne l'as pas questionnée, elle ?

ÉDOUARD. — Mais elle, c'est autre chose. C'est là où tu dérailles, Léon !

LÉON. — Mais toute la question est là. Elle est là, Édouard. Elle est là. Leroux ne sait pas. Clairette ne sait pas. Moi, toi, les autres, personne ne sait. Chacun se joue gagnant. Donc chacun est perdant. Et je pourrais t'en apporter la preuve. Et une preuve qui serait décisive. De quoi vivent, veux-tu me le dire, les cabinets particuliers ? Et les bistrots où, dans les coins, les alliances se mélangent honteusement ? A quoi servent les maisons de rendez-vous ? Et les divans de nos bureaux ? Et les rez-de-chaussée des garçonnières ? Et tous les trucs et les machins ? Jamais soi, comme par hasard ! Toujours les autres. Pas soi. Allons, allons, ayons au moins un peu de courage et ne nous racontons pas d'histoires. Voyons les choses en face. Face à la vérité. La vérité, Édouard. Elle ne me fait pas peur, à moi. Elle est l'objet de mon métier. Elle sera l'objet de ma vie. Et je saurai si je fais partie du troupeau. Je la connais, l'histoire de France !

ÉDOUARD, *navré*. — J'ai cru, mon cher Léon, au départ de cet entretien, qu'il s'agissait d'une simple plaisanterie.

LÉON. — Ah ! mais non !

ÉDOUARD. — Ta réputation de pince-sans-rire me donnait même de l'amusement. Mais je te vois là qui t'animes et menaces. Serait-ce grave, Léon ? Et Denise t'aurait-elle manqué ?... Veux-tu que je questionne Clairette ? Avec elle, on est sûr de savoir.

LÉON. — Je vais te renseigner moi-même. Assieds-toi. Et parlons en amis. Dans les yeux. Sans habileté. Avec courage. Quoi qu'il advienne. Le puis-je, Édouard ?...

ÉDOUARD. — Tu peux, Léon.

LÉON. — Tu n'as jamais fait la cour à ma femme ?

ÉDOUARD. — Pas plus que toi à la mienne. Te voilà fixé.

LÉON. — Eh bien, hier...

ÉDOUARD. — Enfin, on verra clair !

LÉON. — Tu n'as même pas la moindre idée de ce qu'on va voir clair. Tant pis si ça fait tout sauter !

ÉDOUARD. — J'adore ça !

LÉON. — Il adore ça ! Donc hier, vers 6 heures, j'étais ici, chez moi, comme d'habitude. Je reçois la visite d'une femme. Visite inattendue à laquelle rien ne m'avait préparé.

ÉDOUARD, *amusé*. — Jolie ?

LÉON. — Pas mal.

ÉDOUARD. — Bien roulée ?

LÉON. — Plutôt.

ÉDOUARD. — Arlette Ménard ?

LÉON. — Pas Arlette Ménard.

ÉDOUARD. — Thérèse Piédoux ?

LÉON. — Les Piédoux sont à Nice.

ÉDOUARD. — Je connais la personne ?

LÉON. — Très bien.

EDOUARD. — Marie Lalouette ?

LÉON. — Tu es très indiscret.

EDOUARD. — Nous sommes copains !

LÉON. — Quand même ! Crois-moi !

EDOUARD. — Tu préfères que je n'insiste pas ?

LÉON. — Ce serait mieux pour le moment si tu te contentais d'entendre ce que je veux bien dire.

EDOUARD. — Ce sera un régal, j'en suis sûr.

LÉON. — Ce sera un gala, mon ami. J'ai donc reçu cette aimable visiteuse que je connaissais depuis un certain temps déjà.

EDOUARD. — De vue ?

LÉON. — Nous parlâmes d'abord de choses et d'autres, en amis, sans qu'une pensée perverse vînt troubler nos propos. Son sourire bien sûr, sa jambe aussi, certain clin d'œil surprenant me donnaient à penser, par éclair, qu'il pouvait se passer quelque chose. Et de fil en aiguille... tu devines ?

EDOUARD, *ravi et qui lui tend la main.* — Mes compliments.

LÉON. — J'ai bien fait ?

EDOUARD. — Mais voyons ! Il ne faut jamais rater l'occasion.

LÉON. — C'est toi qui me dis cela ?

EDOUARD. — En ami !

LÉON. — Cela t'amuse ?

EDOUARD. — Tu ne peux savoir à quel point.

LÉON. — Cette femme — mariée — s'en alla aussi désinvolte qu'elle était entrée, intacte, si j'ose dire, quant à ses apparences, le visage souriant, le cœur en fête et la conscience tranquille.

EDOUARD. — Je connais ça.

LÉON. — Elle s'en alla rejoindre son mari — son pauvre mari — son cher mari, sans l'ombre d'une inquiétude. « Pourquoi en aurais-je, me dit-elle, puisque lui, à coup sûr, n'en a pas ? » Explique, Edouard.

EDOUARD. — Mais nos femmes n'ont rien à voir avec cette jolie garce et nous ne sommes pas, nous, des enfants. C'est tout, mon vieux, c'est tout.

LÉON. — Ce n'est pas tout.

EDOUARD. — Pardon. C'est tout.

LÉON. — Eh bien, moi, je n'ai pas ta merveilleuse assurance et me range humblement dans le troupeau des aspirants cornards.

EDOUARD. — Moi pas.

LÉON. — Quand je constate la facilité avec laquelle on nous possède et la folle inconscience de ceux-là mêmes qui devraient se méfier, quand je me dis que les intéressés sont de toute évidence les plus inaptes à découvrir la faute dont ils sont les victimes, je t'envie, et même je t'admire. Et je me confirme dans le sentiment de notre immanquable infortune. Toi pas ?

EDOUARD. — Moi pas.

LÉON. — Cela s'appelle avoir un moral à toute épreuve.

EDOUARD. — Exactement.

LÉON, *qui lui tend à nouveau la main.* — Mes compliments, Edouard.

EDOUARD. — Merci, Léon. Je t'en souhaite un pareil. Et tout t'y invite puisque nos cas sont exactement identiques.

LÉON. — Tu tiens à le préciser ?

EDOUARD. — Je sais de quoi je parle.

LÉON. — Aurais-tu fait la cour à Denise ?

EDOUARD. — Ma foi, elle en vaudrait la peine.

LÉON. — Aurait-elle accueilli tes avances ?

EDOUARD. — Je suis un galant homme.

LÉON. — Serais-tu homme à me l'avouer, si cela était ?

EDOUARD. — Sûrement pas.

LÉON. — Donc cela pourrait être ?

EDOUARD. — Naturellement.

LÉON. — Sans que rien ne le laisse voir ?

EDOUARD. — C'est là règle du jeu.

LÉON. — Je t'aime beaucoup, Edouard, tu le sais. Nous avons fait campagne ensemble. Tu m'as rendu certains services dont je te suis reconnaissant. Tu es brave et confiant — et de cela tu viens encore de me donner la preuve. Ceci dit, au revoir.

EDOUARD. — Je croyais que nous déjeunions ici !

LÉON. — Pas moi. Je n'ai pas d'appétit.

EDOUARD. — Mais moi, j'en ai un de tonnerre.

LÉON. — Tu as faim, en plus ?

EDOUARD. — Bien sûr, j'ai faim.

LÉON, *à lui-même.* — Il a faim !

EDOUARD, *même jeu.* — Il est fou !

LÉON. — Je ne suis pas fou, Edouard.

EDOUARD. — Mais moi, j'ai faim, Léon !

LÉON. — Et si cette femme était ta femme ? *(Il recule légèrement pour juger de l'effet.)* Si tu étais, toi, la victime ? Si j'étais, moi, ton rival ?

EDOUARD, *pitoyable.* — Toi !... Léon !... Raisonne un peu. Mais si cela était — qui ne peut pas être — d'abord viendrais-tu me le dire ? Te prends-tu par ailleurs pour un Don Juan ? Toi ! Léon ! Ah ! ah ! ah !... Denise avait raison. Elle est bonne, ton histoire. Elle est bien bonne. Toi, t'attaquer à Clairette ? Mais elle t'aurait giflé ! Mais elle t'aurait griffé ! Mais elle serait venue me le dire. Tu es si peu son genre ! Elle m'en parlait hier soir encore. Léon... Autrement dit si je l'étais, moi, trompé, tu le serais depuis longtemps...

LÉON. — Alors, je le suis.

EDOUARD. — Mais non, tu ne l'es pas. Tu es surmené tout au plus. Tu te figures, tu t'imagines, tu échafaudes. Tu as des remords de ta blague et tu l'étends aux autres... Tu te dis : « Si cela arrive aux autres, pourquoi pas à moi ? » Tu oublies qui nous sommes et ce que sont nos femmes. Toi ! Léon !... Il faut te reposer, crois-moi...

Clairette et Denise sont entrées, souriantes et désinvoltes.

CLAIRETTE, *à Léon.* — Bonjour, cher ami. Vous allez bien, depuis hier ?

DENISE, *à Edouard.* — Rebonjour, cher ami. Il vous a raconté son histoire ?... Elle est drôle, n'est-ce pas ?

CLAIRETTE. — Quelle histoire ? De femme ? *(Directe :)* C'est si peu votre genre.

EDOUARD, *à Léon.* — Je ne le lui fais pas dire. *(Avec une bourrade joyeuse.)* Farceur, va !

CLAIRETTE. — Je ne vous aurai pas vexé, j'espère ? Quand je dis : « C'est si peu votre genre », cela ne signifie pas, bien sûr, que vous méritez la confiance, car aucun homme ne la mérite. J'entends seulement par là qu'on vous imagine mal dans le fatras d'une aventure. Et c'est d'ailleurs à votre honneur. Vous êtes un être si loyal !

EDOUARD. — Il est très loyal, c'est vrai.

DENISE. — Lui seul semble en douter.

CLAIRETTE. — Il dit cela pour rire. Il se connaît très bien. Certains êtres — et vous êtes, Dieu merci, de ceux-là — ont des occupations tellement

graves, des soucis d'une telle importance qu'ils n'ont ni le goût, ni le temps, ni le moyen de se distraire. *(Elle embrasse Denise.)* Heureuse Denise ! Chère grande amie qui me sers en tous points de modèle.

EDOUARD, *à Léon.* — Je ne le lui fais pas dire. *(Il embrasse Denise.)* Heureuse Denise !

LÉON, *même jeu, avec défi.* — Heureux Edouard ! Heureuse Clairette !... C'est trop beau. Je prends le ciel à témoin...

EDOUARD. — F... donc la paix au ciel !

LÉON. — Vous avez une façon de vous comporter qui bat tous les records.

EDOUARD. — Ah ! non, ne recommence pas !

LÉON. — Comme toupet, ça alors !

DENISE. — Je t'en prie, Léon. Ne sois pas saugrenu. Et ne va pas nous gâcher nos plaisirs.

LÉON. — Nos plaisirs ? C'est donc que l'on s'amuse ? Aux frais de qui, je le demande ? Qu'est-ce que j'ai fait, moi, en fin du compte ?

CLAIRETTE. — Mais vous n'avez rien fait ! Mais nous n'avons rien fait !

DENISE. — C'est toi qui t'accuses, chéri !

LÉON, *qui s'emporte.* — Parfaitement, je m'accuse. Je m'accuse et j'accuse ! J'accuse et je m'accuse parce que j'ai des raisons de m'accuser et d'accuser. Et même de m'excuser. Qui dit mieux ? *(A Denise :)* Parce qu'on ne rentre pas à 8 h. 30 comme tu l'as fait hier soir, venant je ne sais d'où, dans ce Paris de labyrinthe, et non pas de Chatou, comme tu l'avais dit à Anna. Parce que les masques ne m'imposent pas, ni les explications toujours prêtes à embrouiller sans jamais répondre aux questions ? Et que je ne sais pas vivre, moi, sur malentendu ? Tu entends, Denise ? Vous entendez, madame ? *(Brusquement :)* Tu entends, toi ?... Parce que je ne suis l'homme ni des complaisances, ni des tolérances, ni des aveuglements. Et que s'il plaît à tous de fermer les yeux et de se mêler aux gens de la maffia, je ferai, moi, la lumière ! Je ne suis pas Leroux.

CLAIRETTE. — Le mari d'Huguette ?

LÉON. — Ni l'avoué de Passy à qui Armand vient d'offrir des cornes. Ni chose ni machin... Je ne suis rien de tout ça. Je suis le mari. Et il compte le mari, même si l'on dit qu'il ne compte pas. Tu as compris, Denise ?... Et je suis un mari comme les autres, c'est-à-dire un mari qui a trompé sa femme et qui a décidé qu'on le sache, car il veut, lui, savoir qu'on lui en fait autant. J'étais ici hier soir et tu n'étais pas à Chatou. Et je n'étais pas ici seul, pas plus que toi tu n'étais seule aillleurs.

EDOUARD. — Permets un mot, Léon.

LÉON. — Toi, la paix !

ANNA, *qui est entrée.* — Madame est servie.

DENISE. — Passons à table.

LÉON. — Auparavant, j'ai deux mots à dire à Madame.

EDOUARD. — Ne t'en va pas encore tout compliquer !

DENISE, *qui s'en va.* — Venez, Edouard ! Et laissons ce fou à ses misérables sornettes ! A table !

EDOUARD, *à Clairette.* — Tâche d'arranger ça, Clairette. *(A Léon, paternellement :)* Tu peux te confier à Clairette, Léon. Elle est de bon conseil. Je suis sûr qu'elle te guérira.

LÉON. — Mais je ne suis pas malade.

EDOUARD, *avant de sortir.* — Tu es un peu jaloux. Clairette en fera son affaire.

Un temps. Léon demeure face à face avec Clairette.

CLAIRETTE. — Racontez-moi vos peines, cher ami, je suis compréhensive. Que se passe-t-il ?

LÉON. — Hier soir...

CLAIRETTE, *ingénument.* — Hier soir ?

LÉON. — Il n'a rien vu, naturellement ?

CLAIRETTE. — Rien vu de quoi ?

LÉON. — De quoi ? Mais de ce qui s'est passé !

CLAIRETTE, *qui feint l'étonnement.* — De ce qui s'est passé ! Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là ?

LÉON, *avec évidence.* — Vous la connaissez aussi bien que moi, je pense... puisque nous étions deux !

CLAIRETTE. — Je ne vois pas du tout où vous voulez en venir et je ne comprends surtout pas que vous vous arrogiez le droit de me demander des comptes... Lui encore, à la rigueur !... Seriez-vous détraqué tout à coup ?

LÉON. — En passe de l'être, sûrement.

CLAIRETTE. — Dans ce cas, il faut vous soigner. De quoi vous mêlez-vous ? C'est une leçon que vous me faites ? Ou c'est chez vous une décision arrêtée de me compliquer l'existence et de provoquer un scandale au prix de je ne sais quelle invention !

LÉON. — Permettez. Je n'invente rien.

CLAIRETTE. — Comment « vous n'inventez rien » ? Vous créez de toutes pièces une situation gênante pour tout le monde et vous mettez en cause la moralité de chacun. Vous trouvez ça intelligent ?

LÉON. — Je me défends ! C'est mon droit.

CLAIRETTE. — Contre qui et de quoi ? Comme si mon foyer n'était pas tenu ! Vous êtes pourtant venu assez de fois chez nous ! Et je vous y ai bien reçu, je pense. Alors ? Et sur le terrain de la loyauté je peux rendre des points à beaucoup, allez !... En voilà des façons !

LÉON. — En effet !

CLAIRETTE. — En effet ? Mais je peux prendre tous nos amis à témoin. Ils me connaissent, eux ! Edouard aussi ! Denise aussi !

LÉON. — Naturellement, tout ça est combiné !

CLAIRETTE. — Tout ça est combiné ? Demandez à Edouard s'il se plaint !

LÉON. — Libre à lui de ne pas voir clair.

CLAIRETTE. — Il est au moins aussi malin que vous, si ce n'est plus. Et pour ce qui est de deviner, il serait plus bon juge que vous — et même meilleur ! Seriez-vous jaloux qu'il soit heureux, par hasard ? *(Dans un soupir :)* On aura tout vu.

LÉON. — Tant de cynisme est une preuve.

CLAIRETTE. — De quoi donc ?

LÉON. — De notre hypocrisie à tous.

CLAIRETTE. — Vous pourriez être poli, dites-moi.

LÉON, *avec conviction.* — Elles sont formidables !

CLAIRETTE. — Est-ce que vous vous imaginez par hasard que, si je voulais tromper Edouard, j'aurais besoin de vous ?

LÉON. — Etiez-vous là hier soir, oui ou non ?

CLAIRETTE. — Vos questions ne me font pas peur. Je n'y répondrai pas.

LÉON. — Avons-nous conversé ?

CLAIRETTE. — Les grands mots non plus. Vous pouvez persifler.

LÉON. — Je ne persifle pas.

CLAIRETTE. — Pardon, vous persiflez. Ça n'a d'ailleurs aucune importance.

LÉON. — Je constate seulement que, pour avoir

le courage de nous asseoir à table tous les quatre, il nous faut à chacun une certaine dose de sang-froid. Et tout ce que vous voudrez, ça n'est pas beau.

CLAIRETTE. — La beauté et vous, hein ?...

LÉON. — Se jouer la comédie de l'amitié quand l'intimité cache tant de choses, c'est inconcevable !

CLAIRETTE. — Vous êtes mal placé pour poser au martyr. Soyez modeste !

LÉON. — Et si tout le monde est complaisant, c'est que chacun a intérêt à l'être. Pas moi.

CLAIRETTE. — Permettez. Nous ne sommes pas au Palais ici. Là-bas, vous trônez peut-être. Et vous signez les mandats d'amener contre de pauvres bougres qui sont vraiment en de bien tristes mains. Si c'est ça la justice, ce sont les accusés que je plains et tant de mauvaise foi désarme !...

LÉON. — Vous pouvez le dire !

CLAIRETTE. — Arrêtez-moi pendant que vous y êtes ! Ce sera complet !... Arrêtez votre femme ! Et arrêtez Edouard !... Arrêtez-vous vous-même ! L'affaire sera classée... En voilà un goujat !

EDOUARD, *qui est apparu dans la porte.* — Tout s'arrange ?

CLAIRETTE. — Deux minutes, toi... *(Edouard, docilement, a refermé la porte.)* C'est tout ce que vous vouliez me dire ? Votre sac est vidé ?

LÉON. — Je renonce à raisonner avec les femmes.

CLAIRETTE. — Elles sont de taille à vous rouler, les femmes, allez !

LÉON. — On le sait, madame !

CLAIRETTE. — Elles ne vont pas chercher midi à quatorze heures, les femmes, ni mettre la morale en cause. Leur conscience leur suffit. Elles pourraient vous demander des comptes, les femmes ! Lâchées comme elles le sont par des profiteurs de votre espèce, elles sont bien obligées de mentir à leur tour. Laissez-moi rire ! Pour être infidèle, il faut être deux, monsieur. Et s'il y a tant de femmes infidèles c'est qu'il y a autant d'hommes qui leur permettent de l'être. Soyez logique au moins.

LÉON. — Alors l'humanité entière ! C'est bien ce que je dis.

CLAIRETTE. — Et qui commence, en général ? Qui nous suit dans la rue et qui nous pince dans le métro ? Qui bredouille, le chapeau à la main ? Qui nous talonne et qui nous accoste ? Qui nous dit : « Je vous ai déjà vue quelque part ? » Qui revient à la charge et fait le joli cœur ? Les femmes ? Qui sourit en passant, qui nous emmène à la campagne, nous invite à monter en voiture ou à dîner en cabinet particulier quand le mari est en voyage ? Les femmes ? Mais qui tient la maison ? Qui prépare les menus et qui compte le linge ? Et qui met les enfants au monde dans la pire douleur ? Les hommes peut-être ?... Laissez-moi pleurer, pleurer de rire, Léon !

Elle rit. Edouard est apparu.

EDOUARD, *réjoui.* — A la bonne heure. On se met à table ?

CLAIRETTE. — Je t'ai dit deux minutes, je t'en prie, nous n'avons pas fini.

EDOUARD, *qui referme la porte.* — Pardon.

CLAIRETTE, *définitive.* — Et je peux vous certifier une chose, Léon, c'est que Denise est aussi respectable que moi. Et que vous n'avez pas le droit de la traiter ainsi. C'est ignoble.

LÉON, *les bras au ciel.* — Aussi respectable que vous. C'est tout ce que vous trouvez à dire pour me convaincre ?

CLAIRETTE. — Non, mais dites donc ! Osez le répéter que je ne suis pas respectable ? Après ce qui s'est passé entre nous ! C'est à moi que vous faites cet affront ? Et c'est vous qui accusez les autres ? Ah ! vous n'avez pas peur vraiment ! Je ne suis pas, moi, respectable ?

LÉON. — Je regrette de le répéter et je m'en excuse au besoin. Non, vous n'êtes pas respectable.

CLAIRETTE, *qui appelle dans un cri.* — Edouard !... Vous me la paierez, Léon. *(Nouvel appel :)* Edouard ! *(Edouard est entré. Clairette feint la plus grande indignation. Contenue :)* Nous sommes mariés depuis dix ans, Edouard ?

EDOUARD. — Le 25 mai 1943, c'est exact.

CLAIRETTE. — J'ai toujours été une épouse loyale ?

EDOUARD. — Admirable.

CLAIRETTE. — Tu as connu mon père ?

EDOUARD. — Un monsieur.

CLAIRETTE. — Ma mère, mon frère, mes sœurs ?

EDOUARD. — Une famille exemplaire. Pourquoi ?

CLAIRETTE. — Jusqu'à dix-huit ans, j'ai été au couvent ? Et, sans être bigote, je vais tout de même à la messe le dimanche.

EDOUARD. — Une heure à la Madeleine. Pourquoi ?

CLAIRETTE. — Quand Maribon m'a fait l'an passé des avances, t'ai-je averti ?

EDOUARD. — C'est exact.

CLAIRETTE. — Quand le gouverneur m'a proposé de m'emmener à Dakar, te l'ai-je caché ?

EDOUARD. — Non. Pourquoi ?

CLAIRETTE. — Sais-je tenir mon ménage ? Et éplucher les comptes ? Avons-nous le confort ?

EDOUARD. — Complet.

CLAIRETTE. — Est-ce que nous fréquentons les Leroux ? Tu sais pourquoi ?

EDOUARD, *inquiet.* — Ma foi non.

CLAIRETTE. — Parce qu'Huguette n'est pas sérieuse, tout simplement, et parce qu'elle est la maîtresse de Ménard !

EDOUARD, *surpris.* — Ah !... *(Perplexe :)* Pourquoi ?

CLAIRETTE. — Pourquoi je te dis tout cela ? Mais parce que Monsieur, qui se prétend notre ami, vient de déclarer simplement que je n'étais pas respectable.

EDOUARD, *qui s'avance vers Léon.* — Retire, Léon.

CLAIRETTE, *scandalisée.* — Il a osé dire ça !

EDOUARD. — Léon, tu connais mon indulgence — et ma patience aussi. Je suis confiant, optimiste, arrangeant. Mais que tu puisses aussi légèrement te permettre... Retire, Léon !

LÉON. — Ça n'est pas possible.

EDOUARD, *qui appelle.* — Denise ! *(A part :)* Nous allons voir. *(Nouvel appel :)* Denise ! *(Denise est apparue. Les deux hommes marchent de long en large et échangent des regards de défi. Clairette en fait autant. La température monte.)* Nous partons. Clairette et moi nous partons.

DENISE. — Quelle idée ! La langouste est servie.

EDOUARD, *la voix étranglée.* — Nous partons malgré la langouste. Et vous savez pourtant combien je l'aime. Et combien je vous aime aussi. Avec

quelle joie je viens chez vous, vous savez l'affection que Clairette vous témoigne. *(Clairette embrasse Denise.)* Vous êtes une sœur pour elle. Une sœur exemplaire. Une sœur modèle. *(Clairette réembrasse Denise.)* Et, pourtant, nous partons.

DENISE. — Il n'y a pas de raison.

CLAIRETTE, *qui fond en larmes.* — Oh ! si. Il y en a.

EDOUARD. — Du courage, Clairette. Essuie tes larmes.

DENISE, *qui la réconforte.* — Clairette, je t'en prie.

CLAIRETTE. — Laisse-moi. J'ai trop de chagrin.

EDOUARD, *à Léon, impassible, sévèrement.* — Tu te rends comptes de son état ?

LÉON. — Je me rends compte du mien. Cela me suffit.

EDOUARD. — Et du mien ?

LÉON. — Du tien aussi. Mieux que toi-même !

EDOUARD. — Pardonnez-moi, Denise, si, pour la première fois, je vous fais de la peine. Léon l'aura voulu.

DENISE. — Ah ! c'est gentil vraiment de la part d'un mari ! *(Un léger temps.)* Qu'est-ce qu'il a fait encore ?

EDOUARD. — C'est inqualifiable.

LÉON. — Et tu ne sais pas tout !

EDOUARD. — Assez pourtant.

LÉON. — Assez peut-être mais pas tout.

CLAIRETTE. — Il recommence ! C'est affreux !

EDOUARD. — Ah ! Clairette n'est pas respectable ! Ah ! tu as osé dire ça à Clairette ! Ah ! Monsieur se permet de salir ses amis ! Et parce que lui n'a pas la conscience tranquille il veut troubler celle des autres, sans raison.

LÉON. — Pas sans raison.

EDOUARD, *qui élève la voix.* — Sans raison.

LÉON. — Pas sans raison.

CLAIRETTE. — Ça y est. Il s'obstine.

EDOUARD. — Ah ! Monsieur se figure qu'on est bâtis à son image et que parce que lui se permet des fredaines...

LÉON, *qui hausse les épaules.* — Parle-nous plutôt de Leroux !

CLAIRETTE. — Voilà Leroux en cause maintenant !... Vous entendez ça ?...

EDOUARD, *qui s'apprête à partir.* — Léon, tu me rendras compte !

CLAIRETTE, *prudente.* — Laisse-le donc. Il ne sait plus ce qu'il dit.

EDOUARD, *catégorique et qui élève le ton.* — Léon me rendra compte.

CLAIRETTE. — Ne crie donc pas comme ça. De quoi nous avons l'air !

EDOUARD, *plus fort encore.* — Je me moque de l'air. Léon me rendra compte.

LÉON. — Je ne demande qu'à mettre les points sur les *i*. Quand on voudra.

CLAIRETTE. — On n'a pas peur. Partons, Edouard.

EDOUARD. — Tu as passé les bornes de l'inconscience, Léon !

LÉON. — Moins que toi.

CLAIRETTE. — Tu vois bien qu'il n'y a rien à faire. Viens, mon amour !

EDOUARD. — Adieu, pauvre Denise.

LÉON, *entre les dents.* — Adieu, pauvre Edouard.

EDOUARD. — Nous saurons le fin mot de cette histoire.

CLAIRETTE. — D'accord, mais plus tard. Allons. *(A Denise :)* On se voit quand, chérie ? Demain ? Comme d'habitude ?

DENISE. — Entendu. Et excusez-moi encore tous les deux.

EDOUARD. — Tu sauras certaines choses, Léon !

LÉON. — Et moi, j'en aurai à te dire, Edouard !

EDOUARD, *fièrement, à sa femme, après avoir toisé Léon.* — Passe, chérie ! *(A Denise :)* Après vous, Denise. *(Avant de sortir, avec défi :)* Lesquelles choses ? J'exige de les savoir.

CLAIRETTE. — Mais viens donc, Edouard. *(Désinvolte :)* Comme si tout cela avait de l'importance ! *(Avant de sortir :)* Je vous salue, monsieur. Et comme j'ai grande pitié, je vous pardonne.

Les deux femmes se sont éloignées, bras dessus, bras dessous.

EDOUARD. — Tu as commis une mauvaise action, Léon.

LÉON. — Pas aujourd'hui. Hier.

EDOUARD. — Et tu la regretteras avant longtemps !

LÉON. — Et toi, bien davantage...

EDOUARD. — Des mots, des mots !

LÉON. — Quand je réfléchis à ce que je cache aux gens et que je sais ce qu'ils ignorent, je pense avec effroi, Edouard, à tout ce qu'ils me cachent et à tout ce qu'ils croient que j'ignore.

EDOUARD. — Ce sont là des propos de dément.

LÉON. — Nous sommes des coupables. Peut-être des hypocrites, admettons-le, mais alors, elles !... Ça !... Elles pulvérisent tous les records !...

EDOUARD. — Parle pour toi !

LÉON. — Je parle pour tous les hommes... *(Il lui prend la main et la lui serre avec pitié.)* Mon pauvre Edouard !

EDOUARD, *même jeu, avant de sortir.* — Mon pauvre Léon !

CLAIRETTE, *qui s'impatientait et vient d'apparaître dans la porte.* — Perds-tu la tête ? Tu le félicites à présent ?

EDOUARD. — Je le plains, tout au plus.

CLAIRETTE. — Tu as du temps à perdre. Si quelqu'un est à plaindre, c'est moi. *(Impérative :)* Viens, Edouard. *(Edouard s'exécute. Clairette fait un mouvement de franche sortie derrière lui, puis revient sur ses pas rapidement, se plante devant Léon.)* Vous ne briserez pas mon ménage, monsieur, quoi que vous puissiez inventer. *(Elle s'éloigne, puis se retourne.)* La confiance, Dieu merci, ne se commande pas... *(Fièrement :)* Elle se mérite, monsieur...

EDOUARD, *qui revient chercher Clairette.* — Ne t'abaisse donc pas à te justifier devant lui. Je te connais, chérie.

CLAIRETTE. — Au moins, toi, tu me rends justice.

Et Clairette s'éloigne, la tête haute.

LÉON. — Il ne t'en faut pas plus pour être rassuré ?

EDOUARD. — Je te souhaite seulement d'avoir les mêmes raisons que moi.

Et Edouard s'éloigne, lui aussi, la tête haute.

LÉON. — Plaise au Ciel que les hommes ne cherchent jamais à savoir !

DENISE, *qui rentre.* — A savoir quoi encore, tu veux me le dire ?

LÉON. — Ce que, pour leur bonheur, il est nécessaire qu'ils ignorent... Malheureusement, je ne suis pas de ceux-là... Car je sais, moi, Denise.

DENISE, *avec défi, avant de sortir.* — Pas tout.

Elle sort au moment où Armand est entré.

ARMAND. — Bonjour, mon oncle.

LÉON. — Te voilà déjà de retour, toi ?

ARMAND. — Son mari était avec elle. Elle m'a fait un signe en passant *(il désigne les doigts de sa main)* en me désignant son journal.

LÉON. — Et cela voulait dire ?

ARMAND. — Opéra. 5 heures. D'où sors-tu ?

LÉON. — Et cet idiot ne s'est pas aperçu ?

ARMAND. — Il redressait la taille.

LÉON. — Et elle se prêtait à ce jeu ?

ARMAND. — Avec quelle joie, tu imagines !

LÉON. — Et à la voir, rien ne laisserait penser ?

ARMAND. — Un vrai visage de Madone... C'est tout le piment de l'histoire.

LÉON, *qui rappelle Armand au moment où il allait franchir la porte.* — Armand ?

ARMAND. — Mon oncle ?

LÉON. — Es-tu capable, toi, d'être loyal ?

ARMAND. — Avec toi ? Bien sûr !

LÉON. — Ne t'en va surtout pas imaginer que je suis jaloux ou seulement inquiet. Je suis bien au-dessus de ça, tu t'en doutes ?

ARMAND. — Tant mieux, mon oncle !

LÉON. — Je connais trop les femmes pour me faire encore des illusions à leur sujet.

ARMAND. — Ah ! Comme tu as raison !

LÉON. — Elles sont indéchiffrables. Et c'est perdre son temps que vouloir les connaître.

ARMAND. — C'est bien mon avis.

LÉON. — Le mieux est d'en rire. *(Sinistre :)* C'est ce que je fais, tu vois !

ARMAND. — A la bonne heure !

LÉON. — C'est te dire que tu peux y aller franchement et me répondre sans détour. *(Gravement :)* Tu sais quelque chose ?

ARMAND, *avec évidence.* — Mais, mon oncle, quand nous trompons les femmes, nous n'avons pas pour habitude de le leur dire.

LÉON. — Et alors ?

ARMAND, *gaîment.* — Elles non plus, tu penses bien.

LÉON, *consterné.* — Je te remercie... Va, Armand. *(Au moment où il va sortir, il le rappelle :)* Armand !

ARMAND. — Mon oncle ?

LÉON. — A ton avis, Denise ?...

ARMAND. — Elle est coquette, désirable, énigmatique, naturellement ! C'est tout le charme de la femme !

LÉON. — Je te remercie, Armand, va !

ARMAND. — C'est amusant tout ce mic-mac.

LÉON, *sinistre.* — C'est on ne peut plus drôle.

Denise est entrée, d'un pas décidé, son chapeau sur la tête et son sac à la main.

DENISE, *nerveuse.* — Venez, Armand, je vous invite au restaurant...

ARMAND. — Tous les deux ?

DENISE. — Tous les deux. Puisque mon mari a juré mon malheur, il en subira les conséquences — toutes les conséquences.

ARMAND. — Toutes les conséquences ?

DENISE. — Toutes les conséquences, puisqu'il ne comprend seulement pas que je l'aime !...

LÉON. — Alors, ça, c'est le plus beau. Elle m'aime !

DENISE. — Oui. Je t'aime !

LÉON. — Voilà son argument suprême. Elle m'aime !... Et parce qu'elles nous disent : « Je t'aime », elles croient que nous fermons les yeux. Et que ce refrain suffit à nous contenter... C'est le comble du comble !

DENISE. — Je ne t'aime pas ?

LÉON. — Mais les femmes ont tôt fait de vous dire : « Je t'aime... » C'est vraiment trop facile ! *(Il imite Agnès.)* Le petit chat est mort !...

DENISE. — Le petit chat est mort ?... *(Décidée :)* Prenez mon bras, Armand. Cela lui apprendra.

ARMAND. — Tu permets, mon oncle ?

DENISE, *qui entraîne Armand.* — C'est toi qui l'auras voulu ! *(Ma Mère est entrée, en coup de vent.)* Tu m'entends, maman ? C'est lui qui l'aura voulu.

MA MÈRE. — Des hommes, ma fille, rien ne m'étonne... *(A sa fille :)* Qu'est-ce qu'il aura voulu ? *(A son gendre :)* Vous n'avez pas honte, Léon, de mettre ainsi Denise, si douce par nature, dans un état pareil ? Alors qu'il ne tenait qu'à elle d'aller vivre à Rabat ? *(De façon imprévue :)* A Rabat ou à Casa ?

DENISE. — A Tanger.

MA MÈRE. — C'est encore mieux. Alors qu'un notaire, le plus riche de Toulouse, s'est traîné à ses pieds ! *(Gaîment :)* Tu te souviens d'Hector ?

DENISE. — C'est un avoué de Bordeaux.

MA MÈRE. — Je confondais avec Philippe. Tu te le rappelles celui-là ? J'en ris encore... *(Directe et grave :)* Alors que tant et tant de candidats l'ont tour à tour voulue et suppliée ?

LÉON. — La question n'est pas là.

MA MÈRE. — Qui a trouvé l'appartement et qui l'a décoré ? Qui en est *la* propriétaire ? C'est moi ou c'est le pape ?

LÉON. — Le pape n'a rien à voir, madame !

MA MÈRE, *avec évidence.* — Donc, c'est moi. Et tout cela pour entendre Denise déclarer aujourd'hui que c'est vous qui l'aurez voulu ! *(A Denise :)* Au fait, qu'est-ce qu'il aura voulu ?... Car, enfin, nous parlons et je ne sais même pas de quoi il retourne... Viens, ma chérie. Tout à côté, rue de Miromesnil, j'ai découvert un bibus adorable. Tu vas me donner ton avis. *(A son gendre :)* Je vous salue, monsieur. *(En s'en allant :)* Allons, bon ! J'ai oublié le colonel à qui j'avais fixé rendez-vous au Trocadéro. Tant pis pour moi. Il attendra. *(A l'oreille de Denise, avant de disparaître :)* Dis-moi, Denise, qu'est-ce que c'est que toute cette histoire et de quoi s'agit-il au juste ?... *(Le plus naturellement du monde :)* Quelque chose ne va pas dans ton ménage ?...

Ma Mère et Denise se sont éloignées, suivies d'Armand.

LÉON, *dans un rire homérique.* — Et par-dessus le marché nos femmes ont des mères ! C'est magnifique !

ANNA, *qui vient d'entrer, et sans y mettre malice.* — A la bonne heure ! Voilà Monsieur content !

Léon a froncé les sourcils, avec une fureur menaçante, tandis qu'Anna se sauve et que tombe le

ACTE TROISIÈME

Même décor, deux jours plus tard. Léon est en scène, vêtu de sa robe de chambre. Sa mine est défaite. Il est sombre. Anna est entrée et lui apporte un verre d'eau.

ANNA. — Monsieur va mieux ?

LÉON, *sèchement.* — Je vais très bien.

ANNA. — Madame m'avait dit que Monsieur n'allait pas. C'est pourquoi je questionnais.

LÉON. — Anna, je vous en prie.

ANNA. — Est-ce que Monsieur permet que je lui demande un conseil ?

LÉON. — Vite.

ANNA, *très vite.* — Tout était d'accord et on avait fixé la date. Il arrive qu'au moment des papiers Gustave me dit qu'il avait un casier judiciaire. Comme Monsieur est dans la partie, je voulais savoir si ça avait de l'importance.

LÉON. — Enorme.

ANNA. — J'aime mieux ça. Je vais me rabattre sur un autre.

LÉON. — Vous en fréquentez donc cent à la fois ?

ANNA. — Trois, c'est déjà pas mal.

LÉON. — Et ils n'en savent rien, naturellement ?

ANNA. — Ça, c'est pas le plus difficile. *(Un temps.)* Je fais entrer l'employé de Monsieur ?

LÉON. — D'abord, ça n'est pas mon employé. C'est mon greffier. Où avez-vous été pêcher qu'un greffier est un employé ? Il m'aide dans mon travail, ça n'a rien à voir. Assez d'explications. Allez !

ANNA. — Un aide, c'est un employé !

LÉON, *excédé.* — On vous doit combien, Anna ? Qu'est-ce qu'on vous paie ici ?

ANNA. — 6.000.

LÉON. — Tenez. C'est un plaisir de payer 6.000 francs pour se libérer d'une gourde.

ANNA, *qui a pris les billets.* — Pas si gourde que ça ! Madame m'avait payé hier trois mois d'avance rapport à mon trousseau. *(Ravie, en s'en allant :)* Elle est chère, la gourde ! *(Elle a ouvert la porte au visiteur, avec un large sourire.)* Entrez, monsieur !

Et Loiseau est apparu, sa serviette sous le bras. Il n'a pas l'air très gai.

LOISEAU. — Bonjour, monsieur le juge.

LÉON. — Asseyez-vous.

LOISEAU. — Bien volontiers. Je suis brisé.

LÉON. — Des ennuis ?

LOISEAU. — D'ordre privé. Je vous fais grâce.

LÉON. — D'argent ?

LOISEAU. — Si ce n'était que cela !

LÉON. — De ménage ?

LOISEAU. — Vous avez deviné.

LÉON. — C'est récent ?

LOISEAU. — C'est-à-dire que ça n'est pas exactement récent puisqu'en fait je ne sais rien de précis.

LÉON. — Comme toujours.

LOISEAU. — Je sais. Je sais.

LÉON. — Vous savez quoi ?

LOISEAU. — C'est-à-dire que je ne sais rien, bien entendu.

LÉON. — Comme tout le monde ?

LOISEAU. — Et c'est précisément le fait de ne rien savoir qui me préoccupe.

LÉON. — Tout est là.

LOISEAU. — Depuis notre dernière entrevue, j'ai beaucoup réfléchi. Vous êtes si clairvoyant et j'ai en vous une telle confiance que j'ai médité vos conseils et mesuré froidement les dangers. Ils sont considérables. M^me^ Grosjean va bien ?

LÉON. — Elle va bien. M^me^ Loiseau va bien ?

LOISEAU. — Mieux vaut n'en pas parler.

LÉON. — Pardonnez-moi.

LOISEAU. — Cette question de logement à Paris se pose de façon dramatique. Je quitte Fontainebleau chaque matin au train de 7 h. 59 pour ne rentrer le soir qu'à l'heure du dîner. Vous me direz que je ne suis pas le seul à devoir délaisser sa femme et à ne rien savoir de l'emploi de son temps. Mais le malheur des autres ne suffit pas à me réconforter.

LÉON. — Sûrement pas.

LOISEAU. — Ce train de 7 h. 59 est pour moi, chaque matin, un supplice. Et les douze heures d'absence un douloureux chemin de croix. Il n'est pas besoin de douze heures.

LÉON. — Oh ! non.

LOISEAU. — Mais, voyons !...

LÉON. — C'est vite fait.

LOISEAU. — Mais, voyons ! Chacun sait que la solitude ne vaut rien aux femmes. On a beaucoup écrit là-dessus.

LÉON. — C'est un thème classique et universel.

LOISEAU. — M^me^ Loiseau est jeune et belle. Cela commande vigilance. Elle est rieuse. Elle est coquette. Ce ne sont pas des défauts, mais il convient d'être sur place. Ajoutez à cela les mille histoires égrillardes que chacun conte dans le train et dont il me faut subir la torture, ces récits de célibataires qui font état de leurs bonnes fortunes, cet irritant refrain du chef de gare que la jeunesse reprend violemment en chœur et dont l'allusion s'étend à tous les contribuables. Et pour voisin de pavillon un bellâtre auquel, dit la rumeur, personne ne résiste et qui dispose, par surcroît, d'une fort belle automobile dans laquelle, avec insistance, il nous invite en toute occasion à monter...

LÉON. — Paris n'est guère plus rassurant, Loiseau.

LOISEAU. — On est plus près.

LÉON. — La distance ne fait rien à l'affaire.

LOISEAU. — On déjeûne ensemble ! On dîne ensemble !

LÉON. — D'un repas à l'autre, il y a de la marge.

LOISEAU. — Néanmoins, on peut téléphoner, contrôler, surveiller.

LÉON. — Elles aussi. Où est la garantie ?

LOISEAU. — Votre impression est qu'il n'y en a pas ?

LÉON. — C'est mieux qu'une impression, mon pauvre ami !

LOISEAU. — Depuis quelques jours j'ouvre l'œil. Et ce que vous m'avez dit, monsieur le juge, n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd, vous vous en doutez ?

LÉON. — Ce problème, Loiseau, de la fidélité conjugale n'a jamais été abordé franchement. Chacun se prévaut béatement d'un privilège qu'il refuse aux autres.

LOISEAU, *dans un soupir.* — Ah ! je m'en souviendrai de Fontainebleau ! Quand on m'a proposé Madagascar, j'aurais dû accepter. Et j'aime à croire que, dans la brousse...

LÉON. — Brousse ou pas brousse.

LOISEAU. — Alors, j'ai bien fait de refuser...

LÉON. — Tout homme qui trompe est trompé. Il se trompe pour ainsi dire lui-même puisque tous les hommes trompent d'abord et cela avec le consentement de partenaire qui en fait autant. Sortez de ce dilemme : si chacun trompe, tout le monde est trompé.

LOISEAU. — Je suis consterné par cette simple constatation.

LÉON. — Elle est logique !

LOISEAU. — Elle est imbattable !

LÉON. — Quand vous étiez célibataire, vous avez eu des aventures ?

LOISEAU, *flatté.* — J'ai eu quelques succès, c'est exact.

LÉON. — Avec des femmes qui avaient des maris ?

LOISEAU. — J'avoue que je me suis bien amusé, avec celles-là surtout !

LÉON, *avec évidence.* — Aujourd'hui, vous amusez les autres !

LOISEAU. — Ça n'est pas aussi drôle.

LÉON. — Pas tout à fait. Mais vous n'y pouvez rien.

LOISEAU. — Si vous m'y autorisez, monsieur le juge, je reprendrai le train de midi 12. C'est décidément beaucoup trop long d'attendre jusqu'à ce soir.

LÉON. — Et ces femmes que vous avez connues, avaient-elles une autre allure, un autre genre que la vôtre ? N'étaient-elles pas d'apparence respectable ? A les voir, vous fussiez-vous douté ? Et leurs maris se doutaient-ils ? Et vous-même, aviez-vous des scrupules ? Ne trouviez-vous pas ces petits jeux à la fois plaisants et faciles ?

LOISEAU. — Permettez. J'étais alors dans l'autre camp.

LÉON. — C'est toute la différence. Elle n'est que là.

LOISEAU, *troublé.* — Nous parcourons rapidement les dossiers ?

LÉON. — Nous les examinerons plus tard. N'allez pas rater midi 12.

LOISEAU. — Et encore merci de votre compréhension, monsieur le juge.

LÉON. — C'est bien naturel, dans le triste état où je vous vois.

LOISEAU. — Je sens que nous nous comprenons. Cela me fait du bien. Et si, en échange, je puis vous être de quelque secours ?

LÉON. — Je gère mes affaires moi-même. Ceci dit je veux d'ailleurs espérer que votre hâte à rentrer chez vous est sans objet.

LOISEAU. — Et moi donc, vous pensez ! D'autant que rien ne me donne à imaginer le contraire.

LÉON. — Espérons que vous avez une chance.

LOISEAU. — Une sur combien à votre avis ?

LÉON, *à Loiseau.* — Une sur dix. Dans dix ans, une sur cent.

LOISEAU. — Cela reporte à 1958. Si seulement j'étais tranquille d'ici là.

LÉON. — Je vous le souhaite, Loiseau.

LOISEAU. — Et pardonnez ma confession. Elle m'a ôté un poids.

LÉON. — Préservez bien votre optimisme, c'est mon plus cher souhait.

LOISEAU. — Et si vous entendez parler d'un logement à Paris, fût-ce une mansarde dans le quartier du Palais, pensez à moi. On est plus près. On déjeûne, on dîne ! C'est malgré tout plus rassurant... *(Gaffeur :)* Vous avez la chance d'être chez vous. Tant mieux ! Le contrôle est facile...

LÉON, *vexé.* — C'est-à-dire ?

LOISEAU, *bonnement, tout en rangeant des papiers.* — Oh ! je sais bien que rien n'empêche et que les plus malins sont dupes. Mais, tout de même, on est là et le danger est moindre... Et l'on a l'impression de défendre la place... Simple impression sans doute... et qui n'arrange rien, je sais... C'est même le contraire quelquefois.

LÉON. — Le contraire ?

LOISEAU. — Je me souviens de Châteaudun, où je faisais un stage. J'étais alors logé chez un particulier horriblement jaloux au point de ne jamais quitter son domicile et de surveiller pas à pas une femme adorable et paisible à qui vous auriez donné le bon Dieu sans confession.

LÉON, *nerveux.* — Sûrement pas.

LOISEAU. — Quoi qu'il en soit, j'entretins à l'époque, à la barbe... du barbon, si j'ose dire, les relations les plus flatteuses...

LÉON. — A domicile ?

LOISEAU. — Au même étage.

LÉON. — Lui présent ?

LOISEAU. — Lui présent à côté. Présent et l'œil ouvert. Et savez-vous pourquoi tout était si facile ? Mais parce que Lucienne, tout simplement irritée par cette surveillance, et mise en appétit par son mari jaloux, prenait, me disait-elle, un plaisir sans égal à se venger de ses reproches... Comment trouvez-vous mon histoire ? *(Naïvement :)* Savoureuse, n'est-ce pas ?

LÉON, *avec conviction.* — Au delà de ce qu'on imagine.

LOISEAU. — Je m'en voudrais de vous importuner davantage.

LÉON. — Ça va très bien comme ça, en effet. Adieu, Loiseau... *(En le raccompagnant :)* Et même si les chances sont égales, que l'on soit là ou que l'on n'y soit pas, qu'on ouvre l'œil ou qu'on le ferme, ne ratez quand même pas midi 12. *(Il lui ouvre la porte.)* Vous risquerez au moins d'être présent pour le constat. Les plaisirs de la découverte sont rares. Il ne faut surtout pas s'en priver.

(Et Loiseau, effaré par cette perspective, s'est retiré penaud. Léon, à lui-même, après avoir refermé la porte :) C'est à se demander si ce mari trompé se f... du monde ! *(Ma Mère est entrée, venant de l'appartement. Pour échapper à l'entrevue, Léon, qui l'a regardée sévèrement, s'est retiré, visiblement décidé à ne pas engager le débat. Crucifié, avant de sortir :)* Et, par-dessus le marché, nos femmes ont des mères !

MA MÈRE, *même jeu.* — Et ces mères-là ont des gendres !

ANNA, *qui vient d'entrer et a surpris la réplique.* — Et ces gendres-là sont servis par des gourdes !...

MA MÈRE, *surprise.* — C'est de vous qu'il s'agit probablement ?

ANNA. — Oui, madame.

MA MÈRE. — Vous déménagez, m'a-t-on dit ?

ANNA. — Complètement. Avant la nuit.

MA MÈRE. — Et vous laissez ma fille seule dans un moment où tout va mal ici ?

ANNA. — Pour moi, ça va plutôt bien.

MA MÈRE. — Restez, Anna. Et ne soyez pas susceptible... Gourde ! Et après ?

ANNA. — Les patrons sont bien contents d'en trouver, des gourdes comme moi.

MA MÈRE. — Sûrement. *(Elle fouille dans son sac.)* Tenez, Anna... Voici un petit supplément... Je tiens à vous garder ici. La maison est bonne.

ANNA, *qui se retire ravie.* — C'est ce que j'allais dire à Madame.

MA MÈRE. — Tout s'arrange dans la vie, ma fille.

ANNA. — Aujourd'hui ça s'arrange même plutôt bien. Merci, madame.

MA MÈRE, *à Denise qui vient d'entrer.* — Anna est intelligente. Il a suffi que je lui parle. Elle reste.

ANNA. — Je n'ai rien promis à Madame.

DENISE. — Voyez combien je tiens à vous, Anna. Je suis prête à vous donner 500 de plus par mois.

ANNA, *perplexe, avant de sortir.* — Je vais finir par m'y perdre dans mes comptes, moi... *(A elle-même :)* Ça fera combien tout ça ?

MA MÈRE. — Elle est vraiment gourde. *(A Denise :)* Assieds-toi, ma jolie, écoute la voix du bon sens. *(Elle fouille dans son sac.)* Pourvu que je m'y retrouve dans tout ce que j'ai à te dire. C'est très important... Est-ce que la modiste t'a livré mon chapeau ?

DENISE. — Je te l'ai donné hier.

MA MÈRE. — Je lisais ici : chapeau. C'est pourquoi... Et je l'ai sur la tête. Décidément, je m'améliore... Il te plaît ? *(Sans attendre la réponse :)* Tu ne m'étonnes pas. Tout me va... Il fait très jeune, m'a dit cette chipie de Thérèse qui n'a jamais su se coiffer. Je lui ai rivé son clou en lui disant : « Je ne vous l'aurais pas conseillé... » C'était tapé, je te prie de le croire. Mais là n'est pas la question. Voyons la suite. Tu es belle, je le suis encore. Nous savons, l'une et l'autre, nous défendre, et les hommes, tu le sais, ne m'ont jamais fait peur. Il ne manquerait plus que ça. Je lis dans mon programme : « Exécuter Léon... » Comment allons-nous nous y prendre ?... Quand j'entends dire que nous sommes à la merci de ces zigotos-là, ça me fait rire... Toi aussi, j'espère ?

DENISE. — Pas en ce moment.

MA MÈRE. — Moi non plus, d'ailleurs. C'est très embêtant.

DENISE. — C'est même dramatique.

MA MÈRE. — Sûrement pas, mais tu as raison. Moi-même je n'en dors plus. Surtout d'ailleurs à cause de mon urticaire. Je me suis grattée toute la nuit. A part ça ?

DENISE. — Je suis bouclée ici depuis cinq jours. Il va jusqu'à m'enfermer dans ma chambre.

MA MÈRE. — On m'a fait le coup jadis. Je sautais par la fenêtre. Il est vrai que j'habitais alors un petit rez-de-chaussée à l'Alma. C'était un jeu d'enfant. J'avoue que du cinquième c'est beaucoup moins drôle. Et quelle raison a-t-il ? L'as-tu trompé ?

DENISE. — Jamais.

MA MÈRE. — Moi pareil... *(Elle se ravise.)* Enfin... presque !

DENISE. — C'est lui qui m'a trompée, dit-il, et il veut à tout prix que j'en aie fait autant.

MA MÈRE. — Que veux-tu, s'il y tient, débrouille-toi et n'en parlons plus... *(A elle-même :)* Quand je pense que je me suis mariée trois fois et qu'on ne m'a pas donné la médaille. C'est à se tordre.

DENISE. — C'est tragique, Ma Mère.

MA MÈRE. — Nous sommes folles d'épouser des hommes. Et qu'est-ce qu'il fait la nuit ?

DENISE. — Il se lève. Il se couche. Il marche. Il parle seul. Il gesticule comme un enragé.

MA MÈRE. — Rien de sensationnel, en effet, dans un pareil programme. Et c'est tout ?

DENISE. — Il n'est pas sorti cette semaine.

MA MÈRE. — Et nous sommes pourtant si bien quand ces messieurs sont dehors !

DENISE. — Que ferais-tu à ma place ?

MA MÈRE. — Je n'aurais pas la patience. J'aurais filé à Cannes. Il n'est pas malade, non ?

DENISE. — Il mange ici... seul.

MA MÈRE. — Tu ne m'étonnes pas. Tous ceux que j'ai connus ont toujours eu bon appétit. Il te donne de l'argent ?

DENISE. — Pas un sou et il renvoie les notes.

MA MÈRE. — Ça, c'est grave.

DENISE. — Et, hier soir, il m'a dit : « Je ne tiens pas à la vie. Pour ce qu'elle vous réserve. » Que répondre ?

MA MÈRE. — Je lui aurais dit : « Permets. Moi, j'y tiens. Voyage seul si le cœur t'en dit... » J'y pense, Denise. Tu te rappelles ce bonhomme dont la fille avait épousé Machin, des Finances... ce grand médecin qui n'a aucune allure et qui dirige une maison de santé je ne sais plus où — qu'on avait rencontré un jour à Rotheneuf, il y a dix ans — et qui m'avait débarrassée à l'époque de ce pauvre Arthur qui n'y était plus du tout après son accident de cheval ou de voiture, je ne sais plus au juste.

DENISE. — Martolin ?

MA MÈRE, *qui consulte son agenda.* — Martolin. Voilà notre homme. Veux-tu que je l'appelle ?

DENISE. — Et que pourra-t-il faire ?

MA MÈRE. — Rassure-toi. Celui-là en fait toujours trop... *(A l'appareil :)* « Allô ?... » *(A Denise :)* Mon idée est géniale. Il saura le dresser. *(A l'appareil :)* « Allô ?... » *(A Denise :)* Il faut toujours noter l'adresse des gens utiles... *(A l'appareil, souriante :)* « Maillot 00-01 ?... » *(A sa fille :)* On va le chercher... Il était déjà fatigué il y a dix ans. Il doit dormir... *(A l'appareil :)*

« Allô... Oui ?... Moi-même... J'espère que vous avez encore de la mémoire... Bonjour, mon cher maître. Dites-moi donc, voulez-vous passer d'urgence chez ma fille, 25, avenue Matignon. Vous y trouverez mon gendre... Il a besoin de vos services... Très urgent. Il est en crise... C'est cela... Ah ! vous vous souvenez d'Arthur ? Ça n'est pas tout à fait le même cas. Mais faites pour le mieux. Vous comprenez ce que je veux dire ? Merci, docteur. Vous êtes un amour... Plaît-il ? Moi aussi ?... *(Avant de raccrocher :)* Farceur !... » *(Elle a raccroché :)* Je ne te l'avais pas dit, mais, à l'époque, il me voulait... *(Elle s'est levée et s'apprête à partir.)* Et maintenant il fait beau, filons à nos plaisirs et ne faisons pas injure à Paris sous ce ciel de printemps...

Léon est entré, de plus en plus inquiétant.

Léon. — Vous ne me dérangez pas.

Ma Mère. — Je ne saurais vous en dire autant... Et toi, Denise, n'oublie surtout pas mon chapeau... *(A son gendre, avec une révérence :)* J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur.

Léon. — Rira bien...

Ma Mère. — Qui rira le dernier. C'est exactement ce que je m'apprêtais à vous dire.

Et Ma Mère est sortie d'un pas rapide.

Denise. — Tu n'iras pas encore au Palais aujourd'hui, chéri ?

Léon. — Non *(un léger temps)* chérie.

Denise. — Pourquoi ce ton sarcastique ?

Léon. — Je ne me laisse plus prendre au piège des mots tendres et des amabilités calculées. J'ai dépassé, Dieu merci, le stade des naïvetés comiques.

Denise. — Pourquoi cette réflexion saugrenue ? Je n'ai rien fait qui la justifie.

Léon. — Peut-être n'as-tu rien fait. Peut-être as-tu fait quelque chose. Peut-être es-tu une sainte, peut-être une garce. L'une et l'autre sont capables d'avoir un visage identique et, prisonnier de ce dilemme, aucune attitude ne saurait désormais m'apporter l'apaisement. Va donc à tes affaires sans t'occuper des miennes et, étrangers l'un et l'autre comme le sont tous les êtres de cette terre, ignorants de nos actes et de nos pensées, allons notre chemin mais ne soyons pas dupes...

Denise. — Puisque tu tiens à m'inculper, apporte-moi au moins la preuve de tes soupçons.

Léon. — Si j'en avais, je les garderais pour moi. D'autre part, le fait de ne pas avoir de preuves n'implique en rien que l'on n'est pas coupable. J'ai dix ans de Parquet. Denise, restons-en là.

Denise. — Depuis cinq ans que nous sommes mariés, nous n'avions jamais eu de disputes.

Léon. — Un événement a tout changé.

Denise. — Quel événement ?

Léon. — Je t'en ai fait la confession par goût de la loyauté.

Denise. — Et c'est parce que je sais ta loyauté que je n'en ai rien cru.

Léon. — Si tu me crois loyal quand je te dis que je ne le suis pas, comment veux-tu que je te croie loyale, malgré la belle assurance de tes déclarations ? De la logique, Denise, de la logique.

Denise. — Donc tu m'aurais trompée ?

Léon. — Pas : je t'aurais. Je t'ai.

Denise. — Et tu as voulu que je sache ?

Léon. — Et j'ai voulu que tu saches.

Denise. — Admettons-le. *(Avec imprudence, après un léger temps :)* Et après !

Léon, *scandalisé.* — Et après ?... Tu dis « et après » ! C'est tout l'effet que ça te produit ? Avant, tu ne le croyais pas. Et il était normal que tu n'aies pas de réaction. Mais maintenant tu le crois. Et tu dis « et après ! » ... Cet « et après ! » est à coup sûr ce que tu m'as sorti de plus beau depuis le soir de nos noces. Nos noces !... Et après !... Vous entendez ça ?... On s'est tenu les mains sagement pendant des heures quand on était fiancés. On s'est appelés de tous les noms que se plaît à inventer l'amour. Chat, choute, coco et coccinelle ! Moi, Léo et toi, Nice. J'ai toléré ta mère parce qu'elle était ta mère... Je t'ai cent fois attendue sous la pluie. Tu m'as cent fois guetté derrière ta fenêtre. La possession n'apaisait rien. Il fallait se reposséder encore. Et tu me dis aujourd'hui, informée de ma faute, « et après ! » ... *(Les bras au ciel :)* Les bras m'en tombent.

Denise. — J'ai dit « et après » sans calcul, pour éviter des drames.

Léon. — L'amour, madame, ne s'est jamais soucié des drames. Ils en sont la substance.

Denise. — Je n'allais pas te tuer.

Léon. — Si.

Denise. — Léon !

Léon. — Cela au moins eût voulu dire quelque chose.

Denise. — Mais n'eût avancé à rien ?

Léon. — A voir clair. Et c'est là l'essentiel.

Denise. — Je ne suis pas folle.

Léon. — C'est une des raisons de mon inquiétude. J'en ai d'autres.

Denise. — Parce que je t'ai dit « et après » ? Et c'est cela qui te fâche ?

Léon. — Ah ! Denise, ne va pas tout compliquer !

Denise. — Si tu as fait cela, Léon, tu es un monstre.

Léon. — Trop tard. J'aurais dû l'être hier.

Denise. — Et tu me le paieras.

Léon. — Ça devrait être fait.

Denise, *avec défi.* — Et qui te dit que ça ne l'est pas ?

Léon, *interloqué.* — Plaît-il ?

Denise. — Est-ce que tu imagines que nous sommes de pauvres idiotes au point de ne rien deviner et de subir sans nous venger ? *(Elle croise les bras et le toise.)* Ah !

Léon. — Je préfère ce langage.

Denise. — Tu crois donc que vous avez, vous, tous les droits ? Et nous le devoir de subir ? Que vous êtes par essence polygames ? Et nous monogames ? Que nous n'avons pas autant de faiblesses ? Et autant d'airs de ne pas avoir l'air ? Ah ! vous êtes drôles, messieurs. Mais dans le Métro, mon ami, mais aux dîners, au théâtre, mais c'est cent œillades par jour...

Léon. — Ah ! oui !...

Denise. — Mais tous tes amis ont cherché ! Mais ceux-là même à qui tu racontes tes histoires, ceux-là même qui te racontent les leurs, mais tous ont essayé. Et s'il te faut attendre le dimanche pour retrouver des forces, la semaine est longue, Léon, et l'amour ne chôme pas. *(Armand est entré.)* Mais lui-même, ton neveu, dont je ne suis la tante que par alliance ?

ARMAND, *qui n'est pas au fait.* — Je tombe à pic. On parle de moi.

DENISE. — Ce débaucheur de femmes mariées, ce briseur de ménages...

ARMAND. — C'est tellement plus économique et on est tellement plus tranquille. Qu'est-ce qui se passe ?

DENISE. — Que vous ai-je répondu, Armand ? Me suis-je laissé faire ?

ARMAND. — A quel propos, ma tante ?

DENISE. — Mais quand vous m'avez fait la cour, samedi dernier encore ? Lorsque vous m'avez murmuré à l'oreille au moment où je jouais du piano : « Vous êtes belle, Denise. Dommage qu'il soit mon oncle ! » M'avez-vous effleuré la nuque ? Ai-je dû me fâcher et vous remettre à votre place ?

Léon, stupéfait, le regarde et croise les bras.

ARMAND, *arrangeant.* — Tout cela a si peu d'importance !

LÉON. — Et pour 100 francs par jour je le nourris et je le couche ! Et je suis le frère de son père !... Et je l'ai aidé à payer sa moto !... Pourquoi pas une automobile ? Tu veux l'essence avec ?...

ARMAND. — Mais c'était une blague, mon oncle, tu penses bien !

LÉON. — M'en aurais-tu fait part si ça avait collé ?

ARMAND. — Sûrement pas.

LÉON. — Ah ! je t'en foutrai une moto et des tickets sur ma réserve. Pour qui le prends-tu, dis, ton oncle ?...

ARMAND. — Mais puisqu'il ne s'est rien passé ?

LÉON. — Qui me le prouve ?

ARMAND. — On te le dit !

LÉON. — Et qui me l'eût dit s'il s'était passé quelque chose ?... Et que veut dire ce que l'on dit ? Et qui dit que ce que l'on ne dit pas n'est pas ? Et quelle différence entre ce qui se passe et ce qui pourrait se passer ? Et qui sépare le vrai du faux ? Les apparences ? Et puisqu'elles ne sont qu'apparences, quel rapport avec la vérité ? Et qu'est-ce que la vérité puisqu'elle a l'aspect du mensonge ? Et le contraire pareil ? Et que chacun nage dans ces marais de boue où l'hypocrisie nous enlise ?... Est-ce clair, tout cela ?...

ARMAND. — Crois-tu un seul instant que Denise t'aurait raconté cette histoire si elle contenait un brin de vérité ? Elle n'est pas née d'hier, Denise. Pas si bête, Denise... Hein, Denise ? Est-ce que ça se raconte ces choses-là ? Sans blague !

DENISE. — C'est élémentaire.

ARMAND. — Surtout à Paris où tout est si facile, tu penses ! Si tu lisais seulement mon agenda, tu serais édifié, mon oncle. Je ne sais même plus où donner de la tête. Et des femmes mariées, j'aime mieux te dire que j'en ai connu quelques-unes ! Et que jamais je n'ai eu même un semblant d'histoire.

Léon a rangé ses dossiers, sans dire un mot, après avoir fait peser un regard noir sur Denise et Armand. Il est allé jusqu'à la porte et s'est retourné avant de sortir.

LÉON. — Devant Dieu et devant les hommes, sur la foi du serment, je jure que j'ai trompé ma femme avec sa meilleure amie ; que cette amie, saisie par moi de l'incident, a l'inqualifiable toupet de ne pas reconnaître sa faute contre toute évidence puisque j'y ai été mêlé ; que son mari est le roi des jobards s'il n'est pas le plus complaisant des hommes, l'une et l'autre attitude étant également stupéfiantes ; que ma femme, informée de ce qui s'est passé, s'est bornée à hausser les épaules sans vouloir attacher la moindre importance à un aveu qui en a cependant beaucoup ; qu'une telle réaction de sa part ne peut être imputée qu'à son indifférence à mon égard ou à une tolérance qui arrange ses propres affaires au dehors, l'une et l'autre hypothèse étant également injurieuses pour moi, et que désormais, n'ayant pas plus confiance dans les autres qu'en moi-même et décidé à ne pas entrer dans ce jeu général où la bonne foi de l'honnête homme ne peut trouver son compte...

ARMAND, *à la blague.* — ... Passe à l'ordre du jour.

LÉON, *qui scande ses mots.* — ... Ai pris le parti de me tenir résolument à l'écart de ces méprisables combinaisons ; renonce à instruire une cause embrouillée par de faux témoignages et à lire la vérité dans le regard mensonger des hommes ; me déclare incapable d'affirmer que je ne suis pas trompé, comme tout le monde, même si rien ne vient affirmer que je le suis ; que mon neveu, n'est pas un lâche, même si rien ne me prouve qu'il en est un ; que mes amis sont loyaux et fidèles, même si aucun fait ne précise qu'ils ne le sont pas ; et, las pour tout dire d'accorder à chacun une confiance béate dont rien n'indique qu'il la mérite, prie mon entourage de constater que je ne suis pas dupe et lui demande seulement de ne plus m'adresser la parole et de m'abandonner au mépris que m'inspire l'attitude de tous...

ARMAND. — ... En foi de quoi le présent certificat lui a été délivré... Serais-tu souffrant, mon oncle ?...

LÉON. — ... Si la vérité est folie et le mensonge raison, je vais être mal assurément... Ceci dit, les débats sont clos. A bon entendeur, salut.

DENISE. — Voilà trois ans que tu n'as pas pris de vacances. Tu te surmènes. Je t'avais mis en garde...

ARMAND. — Il faut te reposer, mon oncle, et surveiller ton équilibre.

LÉON, *avec dignité, avant de sortir.* — Ainsi, dans les asiles, ce sont les fous qui voient les fous partout.

Et Léon s'est éloigné.

ARMAND. — Ça m'a l'air sérieux !

DENISE. — J'en ai peur.

ARMAND. — Qu'est-ce qu'on va en faire ?

DENISE. — Je suis pleine d'inquiétude.

ARMAND. — N'exagérons rien ! Le danger est tout au plus que, sous l'empire d'un accès de fièvre, il ne se livre sur nous à je ne sais quelles voies de fait. Tout est à craindre dans ces cas-là.

DENISE. — Tu le crois ?

ARMAND, *machinalement.* — Il n'y a d'ailleurs pas de quoi se frapper.

DENISE. — Et s'il perd complètement la tête ?

ARMAND. — Il sera toujours temps d'aviser.

DENISE. — Tu veux le surveiller sans avoir l'air ?

ARMAND. — Volontiers. *(Il hésite.)* Si tu y allais, toi !...

DENISE. — Va. Je serai plus tranquille.

ARMAND. — Un mari ! Je lui dois bien ça. Pas de bile, Denise. *(Avant de sortir :)* Quand je pense

que tu as repoussé mes avances pour demeurer fidèle à un coco pareil !

DENISE. — Les tiennes et celles des autres. Je les ai repoussées toutes.

ARMAND. — Alors, toi, tu es vraiment unique, ma tante !

DENISE. — J'en suis récompensée, tu vois !

ARMAND. — Et si j'insistais ?

DENISE. — Peine perdue.

ARMAND, *avant de sortir.* — Phénomène !

Et Anna introduit Clairette, très à l'aise.

CLAIRETTE, *qui la prend dans ses bras.* — Chérie !... Alors, Léon ? Où en est-il ? Ça ne va pas plus mal, j'espère ?

DENISE. — Pareil.

CLAIRETTE, *dans l'inconscience.* — Tant mieux. J'avais peur. Il est là ?

DENISE. — A côté.

CLAIRETTE. — Il travaille ? Il sort ? Il mange ? Il est calme ?

DENISE. — Apparemment.

CLAIRETTE. — Te voilà rassurée.

DENISE. — A moitié seulement.

CLAIRETTE. — J'en suis ravie, chérie. Je me faisais du souci pour toi. Il parle ?

DENISE. — Ou il se tait, obstinément. Par crise.

CLAIRETTE. — En somme, tout est à peu près normal ? Et mon chapeau ?

DENISE. — Il te va bien.

CLAIRETTE. — C'est le cri général. Il ne t'a pas fait de nouvelles scènes ?

DENISE. — Il débite des tirades, avec des airs de tragédie.

CLAIRETTE. — Les hommes, tu sais, il faut les laisser pérorer. Ils adorent ça. Mes gants ?

DENISE. — Très beaux.

CLAIRETTE. — 2.000. J'ai dit 600 à Edouard. Pour rattraper, je lui ai fait cadeau d'un étui. J'ai dit 5.000. Je l'ai payé 300. Comme c'était pour lui, il a trouvé ça naturel. Voici la différence en chocolats pour toi. Tout va à part ça, chérie ?

DENISE. — Pas tout, non.

CLAIRETTE. — Léon, bien sûr... Ce qu'ils peuvent être compliqués !

DENISE. — Edouard aussi ?

CLAIRETTE. — Comme tous les hommes. Il se croit.

DENISE. — Jaloux ?

CLAIRETTE. — Il allait s'y mettre. J'ai stoppé.

DENISE. — Comment ?

CLAIRETTE. — J'ai un dossier. Edouard s'en doute.

DENISE. — Malheureusement, moi je n'en ai pas.

CLAIRETTE. — Attaquer, tout est là. Et si l'on est pris de court, parler plus fort. Si ça s'arrange, ça va. Sinon le grand truc.

DENISE. — C'est-à-dire ?

CLAIRETTE. — On le prend de haut, chérie. Ça les met vite en bas. Tu es trop bonne, Denise. Moi aussi, d'ailleurs, je suis trop bonne. Toutes les femmes sont trop bonnes. Et l'on a bien tort de s'en faire vraiment... Surtout avec la conscience pour soi... Il n'a jamais fait de typhoïde, non ?

DENISE. — A quinze ans.

CLAIRETTE. — Ne cherche pas plus loin. Ça lui remonte... On va au cinéma ?

DENISE. — Je ne peux pas le laisser seul, dans l'état où il est.

CLAIRETTE. — Enfin je suis bien contente de toutes ces nouvelles. Je t'admire tellement.

DENISE. — Dis-moi, Clairette, je peux te poser une question ?

CLAIRETTE. — Mille. Mes réponses sont prêtes. Surtout que je n'ai pas besoin de les préparer, tu t'en doutes ? Ce serait malheureux !

DENISE. — J'ai confiance en toi.

CLAIRETTE. — Ça, tu peux. Depuis le temps qu'on se connaît... Alors ?...

DENISE. — Tu sais mon goût de la franchise ?

CLAIRETTE. — J'ai le même.

DENISE. — Tu ne te vexeras pas ?

CLAIRETTE. — Moi ? Me vexer ?... De quoi, mon Dieu !

DENISE. — Léon, tu le sais, t'a mise en cause.

CLAIRETTE. — Ne me parle pas de ça. J'ai pardonné, vu son état.

DENISE. — Naturellement, il ne s'est rien passé ?

CLAIRETTE. — D'une autre que toi, chérie, je ne supporterais pas la question. On peut vraiment dire que nous sommes deux amies.

DENISE. — C'est pour ma conscience, tu comprends ?

CLAIRETTE. — Sincèrement, Denise, regarde-moi bien dans les yeux. Sont-ils clairs, mes yeux ? Sont-ils nets ? Est-ce qu'ils cachent ou est-ce qu'ils avouent ? Prends ton temps. T'ai-je dit cent fois, en plaisantant, c'est vrai : « Comment as-tu pu épouser ce zigoto-là ?... » *(A part :)* Bien que lui ou un autre, hélas !... On se comprend. Dans tous les cas, c'est te dire s'il est mon genre !... Autre chose, pour en finir vite : crois-tu un seul instant, toi qui me connais à fond, mieux que n'importe qui, mieux que ma mère au besoin, que j'irais jouer un tour pareil — même si j'en avais l'idée que je n'ai pas — à une amie de pension que j'adore ? Car je t'adore, tu le sais ?... Déduis !...

DENISE. — Tu me jures, n'est-ce pas ?

CLAIRETTE. — Sur toi, sur n'importe qui... même sur Edouard. La preuve, c'est que si je voulais j'en aurais des occasions, va ! C'est tous les jours que ça se présente. On n'en finirait pas. Et même des belles d'occasions ! Encore sur le trottoir tout à l'heure, en bas de chez toi. Ça doit te suffire. *(Elle l'embrasse :)* Chérie ! *(Machinalement :)* Tu m'en donnes du remords !

DENISE. — A quel sujet ?

CLAIRETTE. — Mais de m'être mariée moi aussi, chérie ! Et de souffrir souvent en silence. Heureusement que j'en ai pris mon parti et que je n'y pense même pas. Amoureux, ils vous harcèlent ! Pas amoureux, ils vous oublient ! Quel bain !... Et pour en revenir à la question que tu m'as posée... Un million sur la table et dix fois autant d'espérances... Pas Léon... Et, je vais plus loin, pas même un autre... Ou alors, faudrait que je sois rudement tentée... Ça peut arriver des fois, malgré soi... *(Négligemment :)* C'est tout ce que tu voulais me dire ? *(Elle a sorti son mouchoir.)* Et j'ai de la peine, tu sais ! *(Elle s'essuie les yeux.)* Qui n'en aurait à ma place ?... *(Elle pleure.)* C'est un dégoûtant, Léon.

DENISE. — C'est un malheureux.

CLAIRETTE, *dans les larmes.* — C'est un malheureux dégoûtant ! Il n'avait pas le droit.

DENISE. — S'il est malade ?

CLAIRETTE. — C'est tant mieux !... *(Elle lui saute au cou.)* Chérie !

Edouard est entré, calme et bien portant.

EDOUARD, *catégorique.* — Clairette, je défends que tu pleures. Quelle qu'en soit la raison, je ne veux pas... Qu'est-ce qu'il y a encore ?

CLAIRETTE. — Laisse, Edouard.

EDOUARD. — J'ai le devoir de m'informer.

CLAIRETTE. — Si les hommes savaient ce qu'on endure ! *(A Denise, dans un soupir :)* Qu'est-ce qu'on endure, hein, Denise ?

EDOUARD. — Confiance, Clairette. Le secret est là.

CLAIRETTE. — Facile à dire, confiance ! Méritez-la ! Et, quoi qu'il en soit, n'allez pas, sous prétexte que vous n'en êtes pas digne, la refuser aux autres !

EDOUARD. — Mais j'ai confiance, moi !

CLAIRETTE. — Heureusement ! Mais demande à Denise !

EDOUARD. — Pas d'amélioration ?

DENISE. — Aucune.

CLAIRETTE. — Tu vois où ça peut conduire ces états-là ?

EDOUARD. — Aucun danger. J'ai les pieds au sol.

CLAIRETTE. — Je l'espère bien, Edouard. Ou, alors, ça ne serait pas la peine.

EDOUARD. — Et quels sont les symptômes ? Que dit-il exactement ?

CLAIRETTE. — Des phrases !

DENISE. — C'est cela. Des phrases.

CLAIRETTE. — Avec des mots !...

DENISE. — Désordonnés...

EDOUARD. — Et toujours son idée fixe ?

DENISE. — Nous sommes tous des menteurs. Nous jouons la comédie. Tout le monde.

CLAIRETTE. — Même moi !

EDOUARD. — Ça, c'est un comble.

CLAIRETTE. — Même toi !

EDOUARD. — Pauvre Léon !

CLAIRETTE. — On est tous trompés. Lui aussi. Son greffier aussi, Leroux, Martin, Ménard, Francis.

EDOUARD. — Ce serait épidémique ?

CLAIRETTE. — Je cherchais le mot. Epidémique, c'est cela. Comme le choléra.

EDOUARD. — Pauvre Denise !

CLAIRETTE. — Tu pourrais me plaindre, moi aussi !

EDOUARD. — Pauvre Clairette !...

ANNA, *qui vient d'entrer.* — Il y a là un monsieur distingué qui demande Madame.

DENISE. — Il vous a dit son nom ?

ANNA. — Oui, madame.

DENISE. — Vous l'avez entendu ?

ANNA. — Bien sûr, madame.

DENISE. — Quel nom ?

ANNA. — J'ai oublié. C'est bien ma chance, juste au moment où il faudrait me rappeler !

DENISE. — Redemandez.

ANNA. — Je n'oserai pas. Avec l'air que ce monsieur a ! Je crois bien qu'il m'a dit qu'il venait de la part de la mère de Madame.

DENISE. — Il vous l'a dit ou il ne vous l'a pas dit ?

ANNA. — Ça ! Dans tous les cas, il est distingué, sans vouloir critiquer.

EDOUARD, *qui était sorti et revient.* — Entrez, docteur, je vous en prie. *(Apparaît alors un personnage extraordinairement inquiétant, vrai pourtant, mais à la limite acceptable du mystère et de l'extravagance. C'est le savant professeur Martolin, éminent psychiâtre des hôpitaux. Il ne dit pas bonjour et se contente de poser un regard scrutateur sur chacun des personnages, qu'il a précédé d'un signe qui semble signifier : « Ne bougez pas ». L'impression est grande visiblement. Martolin a fixé plus précisément son attention sur Edouard, qui ouvre de grands yeux. Un temps assez long.)* Si j'ai bien compris, maître, vous avez été adressé ici par Mme Gautier-Duparc ?

MARTOLIN. — Mme Gautier-Duparc m'a, en effet, prié de venir de toute urgence. *(Il se présente machinalement :)* Professeur Martolin.

DENISE. — C'est ma mère, maître.

EDOUARD, *timidement.* — Nous sommes des amis.

MARTOLIN, *l'œil sur Edouard, après un temps d'inspection.* — C'est vous le malade ?

EDOUARD. — Je vais très bien, docteur.

MARTOLIN. — Je sais, je sais.

EDOUARD, *de bonne foi.* — Excusez-moi, j'avais mal compris.

MARTOLIN. — Ne prêtez aucune attention à moi... Je suis un ami en visite. *(Avec retard, en inclinant la tête :)* Bonjour, mesdames... Les premiers symptômes remontent à quand ?

DENISE. — C'est très compliqué, maître.

MARTOLIN, *qui surveille Edouard discrètement tout en manipulant les objets à portée de sa main.* — Quel âge ?

DENISE. — Quarante-six ans, docteur.

EDOUARD, *timidement.* — Classe 1920.

MARTOLIN, *machinal.* — Père et mère, grands-parents, oncles, collatéraux, rien à votre connaissance ?... Joli, ce Chine !

CLAIRETTE. — Vous êtes amateur, maître ?

MARTOLIN. — Vous ne m'avez toujours pas répondu ?... Méningite, scarlatine, typhoïde, quelles maladies a-t-il fait ? Choc, blessures, peur, ennuis ?... *(Il avise un tableau :)* C'est un Carrière, on dirait.

DENISE. — Nous l'avons acheté dans une vente, maître.

MARTOLIN, *lointain.* — Insomnies, cauchemars, vertiges, crises nerveuses ? Où en est l'appétit ?

DENISE. — Bon.

MARTOLIN. — Pas de fringales ?

DENISE. — La nuit, quelquefois.

MARTOLIN, *sans quitter des yeux Edouard, impressionné.* — Vous l'aviez payé cher ce Carrière ?

DENISE. — Je ne me souviens pas, maître.

MARTOLIN. — Le poids du malade n'a pas bougé ?

DENISE. — Mon mari a plutôt grossi ces derniers temps...

CLAIRETTE. — Tu trouves ?

MARTOLIN. — Permettez, madame... Encore une ou deux questions. Quelle profession ?

DENISE. — Juge d'instruction au Parquet de la Seine.

MARTOLIN. — Ah ! ah !

DENISE. — Il y a là un signe intéressant pour vous ?

MARTOLIN. — Du tout.

CLAIRETTE. — Vous aviez dit « ah ! ah ! » ?...

MARTOLIN, *il le redit.* — Ah ! ah !... Marié, naturellement ?

DENISE. — A moi, docteur.

MARTOLIN. — Bonjour, madame... Et Madame

est votre sœur ?

CLAIRETTE. — Une amie de pension.

MARTOLIN. — C'est parfait. *(A Clairette :)* Pas d'enfants, madame ?

CLAIRETTE. — On aurait bien voulu.

EDOUARD. — Malheureusement, ça ne s'est pas trouvé. Et je crains qu'il ne soit aujourd'hui trop tard.

MARTOLIN. — Ou trop tôt. Nous verrons par la suite.

EDOUARD. — On a pourtant tout essayé.

MARTOLIN. — Tant de gens y parviennent sans y chercher. C'est un autre problème. Aucun abus d'alcool, tabac, stupéfiants à plus forte raison ?

DENISE. — Un peu de champagne à l'occasion.

MARTOLIN. — Vous en trouvez à des prix raisonnables ?

DENISE. — Je suis d'Epernay, docteur. Mon grand-père était bouchonnier.

EDOUARD. — Moi, je suis Parisien. Parisien de la rue Caulaincourt.

MARTOLIN. — Ne vous énervez pas inutilement, j'ai compris.

EDOUARD. — Ce que j'en disais !...

MARTOLIN. — Je sais, je sais. Voyons maintenant les manifestations, c'est-à-dire les troubles précis qui vous ont amenée à m'appeler en consultation ?

DENISE. — Rien de précis en vérité.

MARTOLIN, *l'œil sur Edouard.* — Mais encore ?

DENISE. — Mon mari s'était imaginé que j'étais infidèle — et je puis vous jurer le contraire — vous pensez bien !

CLAIRETTE. — J'en réponds comme de moi-même, maître...

MARTOLIN. — J'en suis certain, encore que tout ceci ne prouve rien, naturellement ! et n'ait, sur le plan clinique, aucune espèce d'importance. Et puis ?

DENISE. — Il s'est confiné dans un mutisme rompu seulement, sans raison, par de longues tirades. Il ne sort plus. Et tout, dans ses paroles et dans ses actes, trahit une angoisse bien difficile à définir. Il tourne en rond. *(Aux autres :)* C'est bien cela ?

EDOUARD. — C'est tout à fait cela.

MARTOLIN. — S'il s'en rend compte, il y a un peu d'espoir.

CLAIRETTE. — Tant mieux !

MARTOLIN, *direct, à Edouard.* — Vous voulez vous lever, monsieur ? Et marcher ?

EDOUARD, *ahuri.* — Qui ? Moi ?

MARTOLIN. — Vous étendrez les bras en marchant, s'il vous plaît ? Simplement, sans simagrées.

CLAIRETTE. — Mais c'est mon mari, maître.

MARTOLIN. — Je sais, madame. Laissez-moi faire.

DENISE. — Mais c'est le mien qui est souffrant. Il est à côté.

MARTOLIN. — Et Monsieur ici n'a rien ?

CLAIRETTE. — Je l'espère.

MARTOLIN. — Il y a donc confusion. J'avais cru... Par conséquent, il s'agit du mari de Madame.

Il se trompe et désigne Clairette.

EDOUARD, *qui rectifie.* — De Madame.

MARTOLIN, *qui désigne Denise.* — Et c'est bien Madame dont le mari est le patient ?

EDOUARD. — C'est Madame.

MARTOLIN. — Donc j'avais raison. Nous nous sommes mal compris.

CLAIRETTE. — On n'en sortira pas. Monsieur ici, est à moi. C'est moi sa femme.

MARTOLIN. — Il a deux femmes ?

CLAIRETTE. — Appelle Léon !

EDOUARD. — Je vais le chercher ?

CLAIRETTE. — Toi, ne bouge pas. C'est assez compliqué comme ça.

MARTOLIN. — Pas d'énervement, pas de hâte... De qui s'agit-il au juste ?

DENISE. — De mon mari à moi. Et ça n'est pas Monsieur.

CLAIRETTE. — Qui est le mien à moi. Le vrai est à côté.

MARTOLIN. — Il y a un vrai et un faux ? *(Presque découragé :)* Faites le nécessaire, je vous en prie.

Armand est entré.

ARMAND. — Bonjour, maître.

MARTOLIN. — Il est très jeune !

ARMAND. — Vingt-trois ans, maître. Depuis deux mois je fais un stage à Sainte-Anne.

MARTOLIN. — Tout s'explique. Et vous en êtes sorti au bout de combien de temps ?

DENISE. — Ce jeune homme est un neveu, docteur. Il fait sa médecine lui aussi.

MARTOLIN. — Vous m'aviez dit juge à la Seine ! Il faudrait une bonne fois s'entendre.

DENISE. — Son oncle.

MARTOLIN. — J'y suis... Il eût été tellement plus simple de me le présenter d'abord.

DENISE. — Tu veux dire à ton oncle de venir, Armand ?

MARTOLIN. — Enfin, nous y voilà !

ARMAND. — Et s'il ne veut pas ?

MARTOLIN. — N'insistez pas. Je m'arrangerai. *(Armand est sorti.)* A ce propos, madame, permettez-moi de vous donner un conseil : ne jamais contrarier le patient. Dire comme lui. Tout approuver, de quoi qu'il s'agisse. Et sourire, c'est capital. Pour le reste, j'en fais mon affaire. La moindre contrariété risque de provoquer la crise. Et dame, on ne sait plus où l'on va. Il vous croit infidèle. Soyez-le. Ayez-en l'air tout au moins. Opiner, acquiescer, apaiser. Nous sommes d'accord ?

CLAIRETTE. — Vous pensez bien !

Et Léon est entré, méfiant. Son regard est inquiétant. Il reste un court moment dans la porte.

MARTOLIN. — Approchez, monsieur. Approchez, mon ami. N'ayez surtout pas peur... Venez !...

Léon fait deux pas en avant, avec prudence.

DENISE. — Viens, chéri !

MARTOLIN, *qui lui tend la main.* — Comment vous sentez-vous, monsieur ?

LÉON. — Moi, très bien. Vous-même ?

MARTOLIN. — Asseyez-vous, je vous prie. Nous allons bavarder, comme deux amis. Vous avez confiance ?

LÉON. — J'ai envie de dire m... à tout le monde.

MARTOLIN. — Dites-le, mon ami. Dites-le. Nous ne sommes pas à un détail près, croyez-moi !

DENISE. — Tu peux, chéri !

CLAIRETTE. — Ça n'est pas nous qui dirons le contraire, allez !

EDOUARD, *affectueusement.* — Notre amitié ne date pas d'hier. Dieu merci.

MARTOLIN. — Ne vous raidissez surtout pas et croisez les jambes, naturellement.

LÉON. — Ils sont complètement cinglés.

MARTOLIN. — Peut-être avez-vous raison.

LÉON. — Je pense bien que j'ai raison. Vous vous rendez compte ?

EDOUARD. — Mais tout le monde se rend compte, Léon.

LÉON, *qui élève la voix.* — Vous m'avouerez que c'est un peu raide quand même et qu'il y a de quoi tout casser — que, chez moi, devant ma femme et des étrangers...

EDOUARD. — Pas ce mot-là, Léon. La batterie, souviens-toi !

LÉON. — Toi, fous-moi la paix. Et d'une !

CLAIRETTE, *apaisante.* — Allons, allons.

LÉON. — Vous aussi... madame... Et de deux.

MARTOLIN, *qui sourit pour la première fois.* — Pas moi, j'espère ?

LÉON. — Oh ! vous, je vous connais. J'ai désigné, moi, des experts. Et je lis leurs rapports. Je suis fixé là-dessus. *(Il élève soudainement la voix.)* Quand je pense que je suis publiquement interrogé par ceux-là mêmes qui ont intérêt à les embrouiller à propos de faits... que je suis seul à connaître, et pour laisser croire à leur innocence. Ah ! non, alors... *(Fortement :)* Ah ! non !...

MARTOLIN, *à tous.* — Vous voulez nous laisser seuls ?

LÉON, *qui élève le ton.* — Ah ! non, alors. Ah ! non.

MARTOLIN. — Vous direz au jeune homme de venir. Pas plus.

LÉON, *très fort.* — Ah ! non, alors. Ah ! non. J'aurai tout vu, moi. Tout fait, tout constaté, tout enduré. De quoi aller tout droit à Sainte-Anne.

MARTOLIN. — Il n'en est pas encore question, rassurez-vous... *(Aux autres :)* S'il vous plaît ?... Merci.

Prudemment, tous s'éloignent.

LÉON. — Je suis malade, moi ?

TOUS, *conciliants.* — Mais non, mais non !

LÉON. — Je ne dis pas la vérité, moi ?

TOUS, *même jeu.* — Mais oui, mais oui !

LÉON. — C'est vous les saints et les martyrs ?

TOUS. — Mais non, mais non.

LÉON. — Je ne suis pas un honnête homme ?

TOUS. — Mais si, mais si !

CLAIRETTE, *qui sort en dernier.* — Je vais finir par avoir besoin d'une consultation, moi aussi !

MARTOLIN. — Quand vous voudrez, madame... Vous m'enverrez le grand jeune homme si vous entendez du bruit.

Léon et Martolin sont demeurés seuls en présence. Un temps au cours duquel ils se sont observés prudemment.

LÉON. — Alors, docteur, votre santé ?

MARTOLIN. — Toujours préoccupés de celle des autres, nous sommes enclins, hélas ! à négliger la nôtre.

LÉON. — Je vois ça.

MARTOLIN. — Voyez-vous un inconvénient à ce que je vous examine ? Avez-vous confiance ?

LÉON. — En moi, oui.

MARTOLIN. — Voulez-vous faire quelque pas en avant ? *(Léon s'exécute.)* Revenez vers moi. *(Léon s'exécute.)* Merci... Recommencez... Merci... Encore... Merci... Vers moi... Parfait. Approchez. Laissez tomber vos bras le long du corps, sans raideur, légèrement écartés. Bon. Donnez-moi vos poignets...

LÉON. — Pas pour les menottes, j'espère ?

MARTOLIN, *aimablement.* — Pas encore. Vous y êtes ?... *(D'un geste brutal, il rejette les bras de Léon en arrière. Léon, surpris, tombe assis.)* Et, maintenant, asseyez-vous.

LÉON. — C'est fait.

MARTOLIN. — Ne bougez plus. *(Il lui examine les réflexes.)* Pas de maux de tête ?

LÉON. — Ça pourrait venir.

MARTOLIN. — Je vous embête un peu ?

LÉON. — Beaucoup.

MARTOLIN. — Ce ne sera pas long.

LÉON. — Je l'espère.

MARTOLIN, *qui éclaire ses yeux brutalement.* — Tout est normal ?

LÉON. — Je comptais sur vous pour me le dire.

MARTOLIN. — Vous êtes d'attaque ?

LÉON. — C'est-à-dire ?

MARTOLIN. — Je suis forcé d'être indiscret ? Vous avez des relations avec votre femme ?

LÉON. — Le dimanche. En semaine aussi, quelquefois. Quel intérêt ?

MARTOLIN, *souriant.* — Pour elle, il est considérable. En somme, aucune déficience de ce côté-là ?

LÉON. — J'ai même eu des relations avec une autre.

MARTOLIN. — Mes compliments.

LÉON. — Vous en méritez autant, j'espère.

MARTOLIN. — Parfait. Suivez mon doigt de l'œil... Encore un peu... Parfait. Déshabillez-vous.

LÉON. — Complètement ?

MARTOLIN. — Je vous dirai. Et racontez-moi votre histoire.

LÉON, *qui commence à se déshabiller.* — C'est ma femme qui vous a alerté ?

MARTOLIN. — Nos épouses ont le souci de nos santés. Nous ne saurions leur en vouloir...

LÉON. — Ça, c'est une autre paire de manches. Et je vous prie de croire que je connais la question. Là-dessus, je suis documenté, j'aime mieux vous le dire... Ah ! oui, alors !

MARTOLIN. — Ne vous excitez surtout pas. Et répondez à mes questions : vous êtes en désaccord tous les deux, n'est-ce pas ?

LÉON. — Mettez-vous à ma place.

MARTOLIN. — Je suis venu tout exprès, monsieur.

LÉON. — Elles sont fortes, les femmes, docteur ! Je ne sais pas si vous êtes marié, mais il y a de quoi avoir peur... Vous êtes marié ?

MARTOLIN. — Je suis marié.

LÉON, *qui lui tend la main avec compassion.* — Je n'ai donc rien à vous apprendre. *(Un temps.)* Le pantalon aussi ?

MARTOLIN, *qui dit « oui » de la tête.* — C'est inutile. A part ça, qu'entendez-vous par « je n'ai rien à vous apprendre » ?

LÉON. — Le sort commun !

MARTOLIN. — Si je comprends bien, vous êtes en état de méfiance permanente vis-à-vis des femmes ? De façon aiguë et généralisée ? Vous les considérez toutes comme des pécheresses et nous autres comme d'inévitables victimes ?

LÉON. — Vous et moi. Tout le monde.

MARTOLIN. — D'où l'idée fixe qui s'est ancrée

en vous d'une suspicion permanente basée non pas sur des faits...

LÉON. — Pardon.

MARTOLIN. — Quels faits ?

LÉON. — L'autre soir, sur ce canapé, tout à fait par hasard et sans l'avoir cherché, j'ai trompé ma femme avec la femme d'un ami...

MARTOLIN. — C'est régulier. Et puis ?

LÉON. — Je l'ai dit à ma femme par simple souci de loyauté.

MARTOLIN. — Vous avez été raconter ça à votre femme ?

LÉON. — A ma femme, au mari, à l'infidèle, à tout le monde.

MARTOLIN. — Mais l'infidèle, elle, le savait.

LÉON. — Précisément. Elle n'en savait rien.

MARTOLIN. — Elle ne savait rien de ce qu'elle avait fait avec vous ?

LÉON. — Vous vous rendez compte !

MARTOLIN. — Peut-être avez-vous imaginé ?

LÉON. — J'y étais, docteur. J'y étais ! On ne peut pas y être et ne pas y être.

MARTOLIN. — Et vous avez ainsi dit cela au mari ? Quelle a été sa réaction ?

LÉON. — Il a ri.

MARTOLIN. — Et votre femme ?

LÉON. — Elle a pris ça gaîment, elle aussi.

MARTOLIN. — Et c'est cela qui vous gêne ?

LÉON. — Mais c'est la preuve !

MARTOLIN. — Quelle preuve ?

LÉON. — Mais que nous sommes tous dans la ronde ! Que tour à tour chacun de nous est la victime. Que le mensonge est roi, que si chacun cache son jeu cela implique qu'il est aveugle et qu'on en cache autant ? Qu'être confiant, c'est être dupe et que l'honnête homme est impuissant à faire éclater la vérité aux yeux d'un monde de fripons qui, eux, solidement armés de grimaces et de mots qui ne sont au service que de la seule hypocrisie, se font un jeu de le duper. J'ai couché ! Je l'ai dit. C'est la vérité. On ne l'a pas cru. C'est le mensonge. La preuve est faite. Je suis trompé. Tu es trompé. Il est trompé. Leroux est trompé ! Edouard aussi ! Seulement, moi, je le sais. Libre à vous de vous renseigner !

MARTOLIN, *qui paraît fixé sur le cas.* — Vous pouvez vous rhabiller.

LÉON, *qui s'exécute comme un automate.* — Vous comprenez bien que depuis le temps que j'interroge, ma conviction est faite ! Affirmer ne veut rien dire et nier ne veut rien dire non plus... A longueur de journée, je vois des inculpés qui entrent dans mon cabinet avec des mines toutes prêtes de martyrs. Je ne les écoute même plus. Même leurs preuves, fussent-elles décisives, ne m'intéressent même pas ! Au contraire. Elles aggravent.

MARTOLIN. — Mais, alors, comment faites-vous pour conclure ?

LÉON. — J'envoie d'abord tout le monde en prison pour cette excellente raison que vous allez comprendre : à savoir qu'il vaut mieux condamner un innocent qu'innocenter un coupable et qu'un innocent, même s'il est jeté en prison, ne fait courir à la société aucun risque, tandis qu'un coupable en liberté est un danger social et que les prisons, fussent-elles pleines, ne sauraient contenir qu'une infime minorité d'une foule de gens qui y auraient leur place. C'est même ce qui explique et justifie les erreurs judiciaires, largement compensées, vous vous en doutez bien, par le fait que beaucoup de gens en liberté devraient être à la Santé. C'est l'évidence même.

MARTOLIN. — Vous ne pouvez tout de même pas jeter tout le monde en prison, mon ami !

LÉON. — Au hasard, on ne risque rien, croyez-moi.

MARTOLIN. — Dites-moi, c'est très dangereux ce que vous faites là.

LÉON. — En stricte justice, c'est à peu près ce qui se passe. Tout cela est affaire de mode, de moment, de caprice. Naturellement, on ne jette pas en prison ceux qui ont le pouvoir d'y envoyer les autres, bien que ceux-là même ne perdent rien pour attendre, puisque la fantaisie fait sûrement du même homme un jour l'accusateur et un jour l'accusé. A chacun son métier, docteur, et je connais le mien, croyez-moi. Si je devais tout dire, j'en connais des fripons en place !

MARTOLIN. — Et autant d'innocents sur la paille ?

LÉON. — Et pour en revenir aux femmes, qui font l'objet de la question, permettez, docteur, que je vous affirme ceci : en dix ans d'instruction, je n'ai pas une seule fois été capable de dire, quelque piège que je leur aie tendu, si elles mentaient ou si elles disaient vrai. D'un homme, si. *(Un temps.)* Pas souvent. Aussi, vous comprenez que dans le cas qui nous occupe...

MARTOLIN. — Très bien. Et voici ce que je propose. *(Un léger temps.)* Vous allez prendre pour commencer trois mois de congé que vous passerez à la campagne, seul et loin du bruit. Vous dormirez beaucoup. Je vous en donnerai les moyens... Pas d'excitants. De la marche au grand air. Le plus possible... Ne lisez pas. N'écrivez pas. Ne pensez pas... Vie strictement végétative. Faites abstraction de tout. C'est essentiel. Oublier, tout est là. Chasser votre moi pour en refaire un autre... Tout peut encore s'arranger, si vous voulez bien y mettre du vôtre... Et ne pas aggraver vous-même votre mal par une réflexion inutile et dangereuse. Vous souffrez de petits désordres d'affectivité dont seule votre volonté bien arrêtée de les combattre avec raison, le temps aidant... Pas d'alcool surtout.

LÉON. — Ça alors !...

MARTOLIN. — Vous êtes un imaginatif, et vous avez cru commettre une faute.

LÉON. — Mais j'y étais, docteur. J'y étais !

MARTOLIN. — Vous avez éprouvé le besoin de la confesser.

LÉON. — Parce que je suis propre.

MARTOLIN. — Il n'y a aucune propreté là-dedans. On garde ça pour soi. Et le soupçon, né de votre faute imaginée, vous l'avez étendu à la terre entière parce que votre volonté est déficiente. D'où des coupables et des victimes que vous voyez partout. Réfléchissez un peu.

LÉON. — Je n'ai pas trompé ma femme ?

MARTOLIN. — La belle affaire !

LÉON. — Et si elle en fait autant ?

MARTOLIN. — Et après ?

LÉON. — Et le mari de Clairette n'est pas trompé ?

MARTOLIN, *ironique.* — S'il est heureux ?.. Soyez-le aussi !

LÉON. — Ah ! oui ?...

MARTOLIN. — Pour ce qui est du traitement, je l'indiquerai à Madame. Une série de piqûres d'abord.

LÉON. — Et, pour ma peine d'être loyal, on va me piquer les fesses en plus ?

MARTOLIN. — Je conseille. Libre à vous de m'entendre...

LÉON. — Eh bien, docteur, je vous dois le plus bel étonnement de ma vie.

MARTOLIN. — N'exagérons rien. Vous me devez 3.000 francs, tout au plus.

LÉON. — Ah ! l'on m'envoie à la campagne ? Ah ! je suis mûr pour l'asile ? Ah ! le fait de dire la vérité me classe parmi les fous, et ce sont les menteurs les sages ?... Ah ! c'est ça la santé, dissimuler, mentir et entrer dans la danse ?

Armand est apparu dans la porte discrètement.

MARTOLIN. — Eloignez le malade. J'ai fini.

ARMAND, *prudemment.* — Viens, mon oncle... Allez, viens...

MARTOLIN. — Au revoir, monsieur.

LÉON. — Mais, ma parole, ils vont me mettre la camisole, ces cochons-là !...

ARMAND, *avec précaution.* — On fera une belote tous les deux. En route, mon oncle...

MARTOLIN. — Prévenez Madame que j'ai deux mots à lui dire.

ARMAND. — Bien, maître... Passe devant, mon oncle.

LÉON, *dans la porte.* — Devant Dieu et devant les hommes...

Armand l'entraîne au moment où Loiseau, qui semble consterné, est introduit par Anna.

LOISEAU. — J'ai raté midi 12. J'ai aussitôt appelé le 17 à Fontainebleau... Personne. J'ai téléphoné chez le voisin. On a vu partir ma femme en automobile. Que dois-je faire ?

LÉON. — Surtout n'en rien dire à personne, malheureux. Pas un mot, Loiseau, pas un mot. Car, si vous avez le malheur de vous plaindre, on vous piquera les fesses à vous aussi...

Et Léon est sorti au bras d'Armand.

LOISEAU, *à Martolin.* — Monsieur le juge est souffrant ?

MARTOLIN. — Qui êtes-vous, monsieur ?

LOISEAU. — Son greffier.

MARTOLIN. — Voilà un bien drôle de cabinet d'instruction...

LOISEAU. — Vous êtes le médecin, sans doute ?

MARTOLIN, *dans l'indifférence.* — Suffren 12-03. Sur rendez-vous seulement. A votre service, monsieur. Bonjour, monsieur.

Et Loiseau s'est éloigné, perplexe, au moment où Denise, accompagnée de Clairette et d'Edouard, viennent aux nouvelles.

DENISE. — Alors, maître ?

CLAIRETTE. — Est-ce qu'à votre avis c'est curable ?

MARTOLIN. — Je n'en sais rien.

EDOUARD. — En somme, votre diagnostic est plutôt rassurant ?

MARTOLIN. — Je ne fais aucun diagnostic, M. Grosjean est un cas, comme chacun de nous est un cas. Aucun signe clinique ne me permet de conclure et encore moins de prévoir une évolution du mal qui se fera dans tel ou tel sens. Je n'en sais absolument rien. Je ne suis pas un médecin qui raconte des histoires. Je ne trouve rien. Il y a sûrement quelque chose. Quoi au juste ?... Ça !... Dame !... Vous me comprenez ?

TOUS. — Très bien, maître.

MARTOLIN. — Il est mieux, je pense, que je vous parle ainsi ?

EDOUARD, *toujours satisfait de peu.* — C'est parfait.

MARTOLIN. — C'est une grave erreur de croire que le médecin est capable de dépister la maladie. Il la constate. De la guérir ?... Déjà, ne pas nuire, tout est là. Vous y êtes ?

TOUS, *dociles.* — Très bien, maître.

MARTOLIN. — Chaque cellule a sa vie propre. Elle dégénère ou elle se régénère. Les accus chargent ou ils ne chargent pas. Ça !... L'équilibre physique est le résultat de tant de phénomènes qui relèvent bien plus du mystère que de la science !... Ça ! Tel moribond renaît à la vie. Tel athlète au contraire ne résiste pas au moindre choc. Horlogerie, grain de poussière, fantaisie des destins. Suis-je clair ?

TOUS, *ensemble.* — Très clair. C'est très intéressant. Merci, maître.

EDOUARD. — C'est admirable ce que vous dites là.

CLAIRETTE. — C'est beau la science !

MARTOLIN. — Mes confrères se croient obligés d'affirmer. Les patients tiennent à ce qu'ils sachent. Je me contente, pour ma part, de constater. N'est-ce pas mieux ainsi ?

DENISE. — Je vous devrai beaucoup, maître.

MARTOLIN. — C'est réglé, M. Grosjean a fait le nécessaire. Quant au reste, ça !... A-t-il trompé sa femme avec la meilleure amie de celle-ci, comme il le prétend ?... Ça n'est pas impossible. *(Tête d'Edouard.)* Pourquoi s'en est-il vanté, ça je vous le demande ? *(Il a pris un objet en main.)* C'est un vrai Chine, on dirait... A-t-il lui-même des raisons valables de douter de la fidélité de son épouse ?... *(Tête de Clairette.)* Peut-être !... Tous les maris en sont là.

EDOUARD. — Pas moi.

MARTOLIN. — Tant mieux, monsieur.

CLAIRETTE. — Merci, Edouard.

MARTOLIN. — M. Grosjean est-il effectivement la victime d'une coalition de mensonges dont l'hypocrisie l'exaspère...? Pourquoi pas ?,.. Est-ce une maîtresse imaginaire ? Est-elle sincère ? Ment-elle ? Son mari à elle est-il un fanatique de la confiance ? Tant mieux pour lui. *(Tête d'Edouard.)* Ou seulement complaisant ?... Allez donc voir clair dans toute cette salade !... Qui trompe ? Qui est trompé ? Qui est la dinde, qui est le dindon ? J'avais un chapeau !... Pas de chapeau !... *(Denise le lui remet.)* Merci. Nous sommes de bien pauvres choses.

EDOUARD. — Il y a quand même des certitudes, docteur, auxquelles on est fondé de s'accrocher.

MARTOLIN. — Accrochez-vous, monsieur. Accrochez-vous !...

CLAIRETTE. — A défaut de savoir, on devine, il me semble ?

MARTOLIN. — On joue le jeu, selon les circonstances. Les masques sont mobiles.

DENISE. — Mon mari me connaît !

MARTOLIN, *machinal.* — Il le croit. Vous de même. Tous de même. *(Il désigne le Carrière :)* J'ignore quel prix vous l'avez payé, mais à 20.000 je suis preneur. Vous réfléchirez.

DENISE. — En définitive, quelles sont vos conclusions, maître ?

MARTOLIN. — Eh bien, voilà : M. Grosjean est atteint de véracité, consécutive ou plus spécifiquement symptomatique de troubles cliniquement incontrôlables du plancher du quatrième ventricule. C'est tout. Et cette véracité, appelée par moi dans mon dernier ouvrage, lucidite, c'est-à-dire, pour parler plus clairement, exaspération névrosée de compartiments affectifs dont nous ignorons le siège exact, se manifeste quant au présent par une menace de fièvre méningée dont nul ne peut prévoir le développement à venir, n'est-ce pas ? On peut toujours l'isoler. Essayez ! Ou au contraire l'entraîner dans le tourbillon du plaisir. Soporifique ou excitant, quel est le mieux ?... A vous de prendre le risque.

CLAIRETTE, *toujours dans l'inconscience.* — A présent que tu es fixée, tu n'as plus de raison de te faire de bile.

EDOUARD, *plutôt inquiet.* — Nous partons, Clairette ?

CLAIRETTE, *à Denise.* — Au revoir, chérie. Je suis bien contente pour toi.

MARTOLIN. — De toute façon, ne le contrariez pas. Opinez. Acquiescez. Souriez avec douceur. Avec méfiance aussi, en cas de réaction brutale. Surveillance. Surveillance. Nous sommes dans l'inconnu.

CLAIRETTE, *pressée de s'éloigner.* — On s'en va, Edouard ?

DENISE. — Vous ne rédigez pas d'ordonnance, maître ?

MARTOLIN. — Jadis, j'en rédigeais d'interminables, quand j'ignorais tout de mon métier. *(Il s'incline.)* Mesdames... Monsieur... Vous me tiendrez néanmoins au courant de ce qui va se passer. Ça m'intéresse... *(Léon est entré. Il est désinvolte. Il a fleuri sa boutonnière. Il vient de prendre de grandes résolutions.)* Au revoir, monsieur Grosjean. Et surtout ne vous affolez pas. Pour sérieux que soit votre cas, j'en connais de plus inquiétants que le vôtre.

LÉON, *qui désigne les autres.* — Les leurs, par exemple ?

MARTOLIN, *doucement.* — Sait-on !...

Et Martolin se dirige vers la porte, tenant machinalement dans sa main le Chine qu'il avait examiné.

LÉON, *qui le lui reprend aimablement.* — Une occasion, enfin, de vous dire merci. Au revoir, maître.

MARTOLIN. — Excusez-moi, je suis distrait.

LÉON, *avant de refermer la porte.* — La campagne, maître. La campagne... Il faut vous ménager. Accompagne le maître, Denise. *(Et Martolin, suivi de Denise, s'est éloigné. Léon, qui applique une tape brusque à son ami Edouard.)* Alors, Edouard, ça va ?

EDOUARD, *plutôt sombre.* — Pas trop bien.

LÉON. — Nerveux ?

EDOUARD. — Ça commence, oui !

LÉON, *qui lui a ouvert la porte.* — Alors, profite, mon vieux. Il est encore là.

EDOUARD. — Je t'en prie. Je ne suis pas fou, moi.

LÉON. — Moi non plus. Rassure-toi... J'ai compris, mon vieux. J'ai tout compris. Va donc chercher Denise... Va, Edouard.

Edouard, qui s'est passé la main sur le front et semble abasourdi, est sorti comme un automate.

CLAIRETTE. — Ah ! vous, alors, je vous retiens ! On n'a quand même pas idée de faire autant d'histoires...

LÉON, *affectueux et avec une assurance paisible.* — Je n'en ferai plus, soyez tranquille... Jamais. Jamais plus.

CLAIRETTE, *avec évidence.* — Alors ?

LÉON, *surpris.* — Alors ?

CLAIRETTE, *le plus naturellement du monde.* — On se voit demain ?

LÉON, *après un instant d'étonnement, à l'oreille d'Armand qui vient d'entrer.* — Tu ne connais pas un coin, toi, par hasard, où tout soit confortable et discret.

ARMAND, *en confidence.* — Rue Saint-Lazare. Je te donnerai l'adresse.

LÉON, *à l'oreille de Clairette.* — 6 heures au métro Trinité ?

Clairette répond oui d'un signe, avec une perversité candide. Edouard et Denise sont entrés.

EDOUARD. — Alors, Léon, comment te sens-tu ?

LÉON. — En plein forme, Edouard.

EDOUARD. — On peut enfin se serrer la main, comme de vrais amis ?

LÉON. — Viens dans mes bras, Edouard.

ARMAND. — Tu permets que j'emmène Denise au cinéma, mon oncle ?

LÉON. — Pas aujourd'hui. Demain. Ce soir on est tous ensemble... Et à la veille d'être heureux, comme on ne l'a jamais été... Sers-nous donc le porto, Denise...

EDOUARD. — J'aime mieux ça.

LÉON. — Il fallait le dire, Edouard... Car le bonheur, vois-tu, c'est affaire de bonne volonté.

EDOUARD, *dans ses bras.* — Cher Léon !

LÉON. — Cher Edouard ! *(Ma Mère est entrée. Léon, qui a levé son verre.)* A votre santé, Ma Mère.

MA MÈRE. — Vous êtes guéri ?... Déjà ?

LÉON. — Un miracle, Ma Mère !

MA MÈRE. — Enfin, vous avez compris ?

LÉON. — Tout. J'ai tout compris. Je n'ai jamais trompé ma femme. Ni Edouard la sienne, ni Clairette Edouard, ni Armand le notaire de Passy. Personne ne trompe personne. A tous, je présente mes excuses. A vous aussi, Ma Mère, qui êtes la plus adorable des femmes et qui m'aimez autant que je vous aime. Le monde a bien mérité de la vérité et il faut être fou pour en douter... Nous serons tous heureux demain. N'est-ce pas, Ma Mère ?

Il l'embrasse.

MA MÈRE. — C'est décidément beaucoup plus grave que je ne croyais !

EDOUARD, *ravi.* — C'est tout de même mieux comme ça ! N'est-ce pas, Clairette ?

CLAIRETTE. — Bien sûr, mon amour !

RIDEAU

Léon. Edouard. Clairette. Denise.

Ma Mère. Denise.

6 EDOUARD, à Léon. — *Je ne le lui fais pas dire.* (Avec une bourrade joyeuse.) *Farceur, va !*
CLAIRETTE. — *Je ne vous aurai pas vexé, j'espère...*
(ACTE II.)

7 DENISE. — *Et que pourra-t-il faire ?*
MA MÈRE. — *Rassure-toi. Celui-là en fait toujours trop...* (A l'appareil :) « *Allô...* » (A Denise :) *Mon idée est géniale...* (ACTE III.)

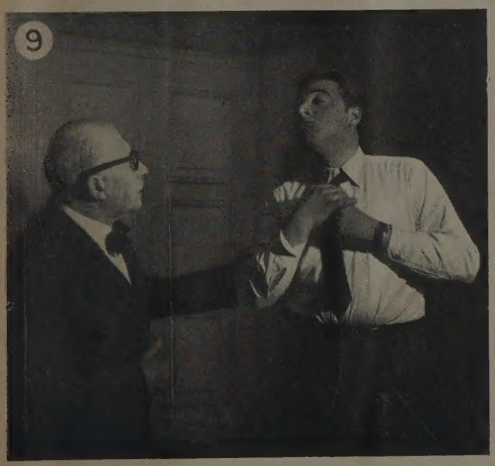
8 EDOUARD. — *Je vais très bien, docteur.*
MARTOLIN. — *Je sais, je sais.* (ACTE III.)

9 MARTOLIN, qui paraît fixé sur le cas. — *Vous pouvez vous rhabiller.*
LÉON, qui s'exécute comme un automate. — *Vous comprenez bien que depuis le temps que j'interroge ma conscience est fixée...* (ACTE III.)

10 CLAIRETTE, avec évidence. — *Alors ?*
LÉON, surpris. — *Alors ?*
CLAIRETTE, le plus naturellement du monde. — *On se voit demain ?* (ACTE III.)

Denise. Martolin. Edouard.
Clairette.

Martolin. Léon.



Clairette. Léon.

LE MARI NE COMPTE PAS devant la critique

Le succès qui a accueilli *Le Mari ne compte pas* au théâtre des Bouffes-Parisiens et qui, loin de s'affaiblir, s'accroît de plus en plus à mesure que la pièce poursuit sa carrière n'est certes pas pour surprendre. L'auteur des *J 3*, de *Trois garçons, une fille*, de *Ils ont vingt ans* n'aura fait, somme toute, qu'ajouter un fleuron brillant à une couronne déjà riche. Mais il s'agit cette fois « d'un succès d'une qualité particulière », comme l'a finement souligné M. Edmond Sée dans *Normandie :*

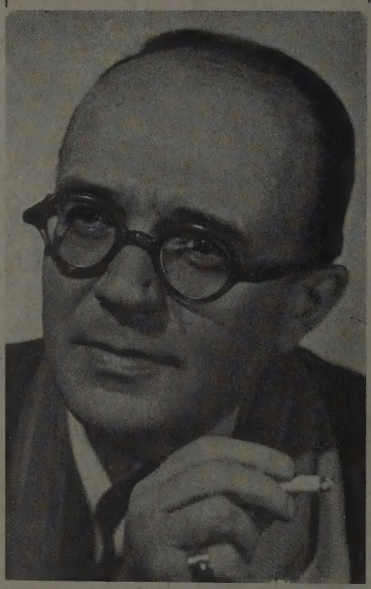
« La pièce, en effet, *écrit le célèbre critique*, sous des dehors légers, plaisants, voire un peu vaudevillesques, ressortit, par bien des traits, à la comédie de caractère, accuse des prolongements, et, d'une âpre, large, profonde résonance, va « beaucoup plus loin qu'elle ne le » paraît », sans avoir l'air d'y toucher ; nous donne sans cesse à sourire (et même à rire), mais aussi à « penser » à l'entour de notre misérable condition humaine, des faiblesses et imperfections inhérentes à notre nature. Et il s'en dégage toute une philosophie de l'amour, du mariage, de la vie conjugale qui n'est pas particulièrement réjouissante ! Puisque, à en croire l'auteur, dans le monde l'art suprême est de mentir, ou du moins de déguiser la vérité ! Faute de quoi la société ne saurait subsister ! »

Et, après avoir analysé la pièce, M. Edmond Sée montrait que cette nouvelle œuvre de Roger-Ferdinand, dont le thème était si délicat à exposer et qui serait vite tombée dans la vulgarité si elle n'avait été traitée avec délicatesse, réalisait une sorte de miracle théâtral. Il disait :

« Le miracle c'est que, en dépit de ses « dessous », de ses prolongements psychologiques, idéologiques, moraux et « sociaux »... la pièce garde toujours sa sève, son mouvement, sa résonance comiques, provoque invinciblement le rire — souvent le fou-rire — des spectateurs, entraînés dans la plus joviale, la plus folle, la plus divertissante sarabande du monde ! Et que le prestigieux, l'étincelant, l'impénitent homme de théâtre qu'est, que ne peut cesser d'être Roger-Ferdinand (alors même qu'il se mue en observateur philosophe, en analyste de caractères, en satiriste des mœurs) ne perd jamais ses droits. »

Le critique de *Ce Matin*, M. A. Ransan, était lui aussi sensible aux qualités pschologiques de l'œuvre en même temps qu'à ses vertus comiques.

« Ce bref et imparfait résumé, *écrivait-il après avoir exposé le thème*, ne saurait rendre toutes les nuances de ce caractère que Roger-Ferdinand, en maître psychologue, a fouillé avec une minutie et une précision de clinicien. Les scènes



M. ROGER-FERDINAND

successives qui amènent le naïf et propre Léon à découvrir la laideur qui l'entoure portent la marque non seulement d'un dramaturge qui possède à fond son métier, mais d'un écrivain qui connaît admirablement le cœur des hommes. »

De son côté M. Marcel Augagneur, dans *France-soir*, insistait sur les qualités techniques de la pièce :

« M. Roger-Ferdinand a écrit une comédie aussi charmante qu'amusante ; si elle effleure tour à tour l'étude de caractère et l'étude de mœurs, sans nuire à son unité ou à son rythme allègre, elle développe ses possibilités comiques, échos, en quelque sorte immédiats, de Courteline, et parfois résonances affaiblies d'un Molière.

» Par son agencement et par son dialogue, *Le Mari ne compte pas* révèle un métier à son apogée, d'autant plus parfait qu'il parvient à renouveler entièrement ces conventions dont le respect constitue le thème ainsi que la substance même de l'œuvre. Peu importe qu'elle démontre, après tant d'autres, la nécessité sociale du mensonge, l'impudence féminine ou la vanité de la jalousie, puisque ces vérités élémentaires s'expriment avec une sûreté qui les rajeunit. »

Magnifiquement interprété, avec verve et brio, par Mmes Marguerite Deval, Simone Paris, Madeleine Suffel, Micheline Francey et par MM. Jacques Morel, Jacques Tarride, Robert Le Fort, Palau et Jean Mauroy, *Le Mari ne compte pas* a donc rallié aussi bien les suffrages de la presse que ceux du public. L'article que lui consacrait dans *Le Monde* M. Robert Kemp donne bien la note de cette impression générale :

« ... La comédie est charmante. Elle méritera son succès. Son sujet est moliéresque ; et la mise en marche, où Léon, que son métier de juge prédispose aux soupçons et aux enquêtes, se met, dès l'instant qu'il vient de tomper sa femme, à penser qu'elle pourrait bien le tromper aussi, et nous confie son angoisse, ressemble beaucoup à celle de *Jalousie*.

» Mais cela devient tout à fait original quand le brave Léon découvre en soi une horreur de l'hypocrisie, une passion pour la vérité qui le forcent à tout avouer... Ce n'est pas en vain qu'il a été cinq ans le plus vertueux des époux. Ni sa femme ne le croit, ni l'ami Edouard, dont la femme Clairette fut sa complice. Clairette donne l'exemple d'une énergie dans la négation, d'une virtuosité dans le mensonge, d'une opiniâtreté dans le crime qui comblent notre homme d'épouvante et lui ouvrent les abîmes de la perversité humaine...

» L'amusette se développe, mousse, écume, tourne sur elle-même, laisse briller des trésors cachés de sagesse... Le dialogue est d'une vivacité étonnante. Les scènes galopent. Et notamment la fin du second acte, la querelle des deux amis, est d'une drôlerie excellente. »

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 4e trimestre 1948. — Imprimeur no 54.

Le Directeur-Gérant : G. Cahen-Salvador.